LA BELLE AURORE

Ouvrages de Paul Duplessis.

Les grands jours d'Auvergne (2 parties). . .	9 vol.
Les Etapes d'un Volontaire (3 parties) . . .	12 vol.
Le Capitaine Bravaduria.	2 vol.
La Sonora	4 vol.
Un monde inconnu	2 vol.

Ouvrages d'Adrien Robert.

Lord (le) de l'Amirauté	3 vol.
Jean qui pleure et Jean qui rit	2 vol
Le Mauvais Monde	2 vol.

Ouvrages de George Sand.

Histoire de ma Vie.	20 vol.
Adriani	2 vol.
La Filleule.	4 vol.
Maîtres (les) **Sonneurs**.	4 vol.
Mont-Revêche	4 vol.
François le Champi.	2 vol.

Ouvrages de Gondrecourt.

Le chevalier de Pampelonne	5 vol.
Le baron Lagazette	5 vol.
Mademoiselle de Cardonne.	3 vol.
Les Prétendans de Catherine.	5 vol.
Le Bout de l'oreille	7 vol.
Les Péchés mignons	5 vol.
La Tour de Dago	5 vol.
Un Ami diabolique	3 vol.
Le Légataire	2 vol.
Médine.	2 vol.
La Marquise de Candeuil.	2 vol.
Le dernier des Kerven.	2 vol.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

LA BELLE

AURORE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

3

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

—

1856

I

Un nuage à l'horizon.

Le lendemain, la cour entière ne parlait que de la princesse électorale, de l'esprit charmant qu'elle avait montré, de sa beauté, de son heureuse hardiesse, et chacun tombait d'accord que la comtesse

de Platen était totalement anihilée, et que son omnipotence ne s'en relèverait jamais. L'électrice était radieuse; elle embrassa sa belle-fille avec transport, en apprenant le succès de cette soirée.

— Ah! dit-elle, nous l'avons donc vaincue! quelle joie! elle doit reconnaître en elle-même que son empire touche à sa fin, et sa furie est certainement au comble.

— Ne chantez pas victoire, disait le baron de Groote, qui ne l'aimait pas, mais qui, en vieux courtisan ne se laissait pas prendre si facilement à l'apparence. Je connais la comtesse de Platen de longue main, elle s'en relèvera par un coup éclatant. Craignez-la davantage aujourd'hui qu'hier.

— Ah! bah! répliqua Dorothée, M. de Groote veut être un oiseau de malheur. Si vous aviez regardé cette belle, vous ne parleriez pas ainsi. Son règne est passé, vous dis-je, elle n'a plus d'éclat qu'aux lumières. Le jour tout est fermé chez elle, à peine y voit-on le bout de son nez, elle a bien ses raisons pour cela.

— Prenez garde! prenez garde! ne parlez pas si haut, elle a partout des créatures, elle le saura.

— Qu'est-ce que cela me fait!

— Ah! madame, n'en dites rien, mais permettez un bon conseil à ma vieille ex-

périence ; la comtesse de Platen est capable de tout.

— Est-ce qu'elle peut m'atteindre?

— La haine atteint jusqu'au haut de l'édifice.

— La comtesse de Platen vieillit, mon cher monsieur de Groote, elle perd l'éclat de son teint, ses yeux sont peu brillants aussi, j'ai vu des rides à son front, et ses filles de chambre ont avoué qu'elles lui arrachaient des cheveux blancs. Quand elle en est là, une femme n'est plus à redouter.

— La lionne acculée est terrible pour les chasseurs.

La princesse continua ainsi longtemps, et, dans la joie de son triomphe, elle n'épargna ni amis, ni ennemis, elle risqua même une épigramme innocente sur son beau-père, laquelle fut ramassée et augmentée, et eut plus tard une terrible influence sur son sort.

L'électrice avait un grand cercle, après lequel une scène mythologique devait être jouée, mademoiselle de Schulembourg représentait l'Amour au milieu des nymphes de Diane, leur enseignant la révolte contre la déesse. Depuis trois jours qu'elle était à la résidence, elle répétait ce rôle du matin au soir, afin de réunir tous les suffrages et à flatter l'amour-propre de l'électeur.

Le prince Georges allait partir pour la Hongrie, depuis longtemps il méditait cette campagne. La Hongrie était alors le point de mire de tous les princes, de tous les gentilshommes aspirant à faire leurs preuves. C'était une sorte de croisade perpétuelle, on y combattait les Turcs d'un bout de l'année à l'autre. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, les chrétiens joutaient alors de vaillance et de galanterie, ce furent les derniers chevaliers.

L'héritier de l'électorat de Hanovre, un peu fatigué de la vie monotone du mariage, demanda et obtint la permission d'aller un peu guerroyer contre le croissant ; il était à la veille de son départ, et il

espérait, avant de quitter la partie, laisser un trait dans le cœur de la comtesse. Mellusine, qu'il avait à peine aperçue, lui semblait admirablement trouvée pour cela, dans l'espoir d'en être plus convaincu, il se plaça à côté de Madame de Platen, pour la représentation, et, tout aussi dissimulé qu'elle, il redoubla de bonne grâce, d'attention, de confiance apparente. Ils causaient familièrement depuis une demi-heure. Élisabeth avait vu la désertion de la cour sans avoir l'air de s'en douter. Elle conservait une gaîté apparente, tandis que l'envie rongeait son cœur. Le prince et elle avaient pris la médisance en manière de terrain neutre. Ils escarmouchaient à droite et à gauche comme des gens qui se battent sur

les épaules d'autrui. Madame de Platen prenait auprès de l'amant de sa sœur des façons libres et provoquantes, qu'il ne lui eut point passées sans l'espoir de lui retourner le poignard dans la plaie. Ils étaient mutuellement en paix armées.

— Nous allons avoir, monsieur, un immense divertissement, assure-t-on.

— Qu'est-ce que cela en comparaison de votre fête d'hier, à laquelle vous ne m'aviez point convié.

— Je n'aurais pas osé, monseigneur, mais que n'avez-vous accompagné Son Altesse la princesse Dorothée, vous auriez doublé

l'honneur et le plaisir que j'ai eus à la recevoir.

— Il est certains endroits, madame, où un mari ne doit jamais accompagner sa femme.

— Il ferait bien mieux, ce me semble, de ne pas l'y envoyer.

— Nous avons tout à l'heure une foule de joies, m'a-t-on dit, une jeune merveille, qu'on vante presque à l'égal de vous-même, la connaissez-vous, madame?

— Cela est possible, je ne sais, comment l'appelez-vous ?

— Mademoiselle de Schulembourg.

— On l'amena chez moi hier, je l'ai vue, elle est jolie, elle est fort jolie, et si je ne me trompe, pas beaucoup de gens sauront à quoi s'en tenir là-dessus avant qu'il soit peu.

— Elle va paraître tout à l'heure, je suis impatient de la voir.

— Ne la connaissez-vous pas, monsieur ? lui demanda-t-elle en le regardant fixement.

— Un peu, je l'ai aperçue hier chez l'électrice.

— Ah ! ah ! j'aurais cru qu'elle était fort de vos amies, au contraire.

— Je n'ai pas d'amies, madame, répliqua-t-il avec le plus grand sangfroid, depuis que Dieu m'a donné une femme charmante et de gracieux enfants.

— Monseigneur, c'est véritablement touchant, si ma sœur vous entendait, elle serait tout à fait édifiée.

L'entrée du ballet évita au prince l'embarras de répondre. Mellusine parut, ce furent des applaudissements frénétiques, dont l'électrice donna le signal. Madame de Platen se tut, son visage exprimait une sérénité parfaite. Elle fut la première à rendre justice à cet astre naissant, la vantant outre mesure, examinant d'un œil scrutateur

les impressions du prince Georges, et lisant jusqu'au fond de sa pensée.

— Elle est bien séduisante, n'est-ce pas, monsieur, cette jeune fille ? lui glissa-t elle tout bas.

— Oui, pour mon père, qui aime les éducations. Mais c'est une petite niaise.

— L'électeur a complétement renoncé à elle, je vous assure.

— Vraiment ?

— Oui, il en a été occupé hier un instant, mais il a vite compris le ridicule de Titon et de l'Aurore, et nous en avons ri ensemble. Votre tour a échoué, mon prince,

ajouta-t-elle, avec son plus aimable sourire, mais c'était de bonne guerre, je ne vous en veux pas.

— Je ne vous comprends point, comtesse.

— Ah! vous me comprenez à merveille, j'en suis sûre, et vous êtes forcé de convenir que je suis une bonne ennemie.

— Ennemie, pourquoi?

— C'est ce que je me demande. Tenez, monseigneur, soyons francs, et ne prenez pas cette franchise au pied de la lettre des courtisans; vous me haïssez, vous croyez que je vous hais, vous cherchez à renverser

mon empire sur votre père, dans l'idée que je vous nuis, que je vous rends de mauvais offices, en tout cela vous vous trompez.

— Vous aurez beau dire, comtesse, je ne puis me persuader que vous m'aimiez.

— J'ai embrassé, croyez-vous, le parti de ma sœur, j'ai voulu venger son injure, folie! ma sœur et moi nous sommes peu liées maintenant ; autrefois, des interêts communs nous ont attachées l'une à l'autre, mais aujourd'hui, à quoi bon ! tout espoir est perdu pour elle auprès de vous, le mari d'une femme charmante, le père de gracieux enfants ne regarde plus d'autres beautés.

— Jamais !

— Ou s'il les regarde, ce sont des beautés nouvelles ; on ne fait pas d'infidélités à son bonheur pour de vieux péchés.

— On n'en fait aucunes.

— En êtes-vous bien sûr, monseigneur ?

Le prince se mit à rire et ne répondit pas.

— Vous partez bientôt pour la Hongrie, à ce qu'on prétend ?

— Dans huit jours.

— Et combien y resterez-vous ?

— La durée de cette campagne.

— Je ne vous en demande pas davantage, à votre retour vous me connaîtrez mieux et vous serez forcé de convenir que vous n'avez pas de meilleure amie que moi.

— Je serai ravi de l'apprendre. Réellement, cette jeune Schulembourg, avec un peu d'usage, deviendra une merveille de beauté.

— On dirait qu'elle vous entend, monsieur, ses beaux yeux se tournent de votre côté et se baissent sous votre regard.

— Elle ne m'a même pas remarqué.

— Cette enfant ! c'est une fine mouche et qui promet, je vous en réponds, elle sait

déjà ce que vous pensez d'elle, aussi bien et mieux que vous.

— Ah! comtesse, vous nous flattez tous les deux !

— Et si je voulais dire tout ce qu'il y a dans cette tête de jeune oiseau essayant ses ailes, j'y verrais un désir violent de vous apprendre que vous ne lui déplaisez pas.

— Quelle folie !

— Un peu de patience et vous le saurez; la plus niaise d'entre nous trouve toujours le moyen de se faire comprendre en pareil cas.

Dorothée ne voyait pas sans inquiétude la

longue conversation de son mari et de son ennemie. Elle épiait le mouvement de leurs lèvres, et cherchait à deviner sur leurs physionomies les impressions qu'ils éprouvaient. L'espèce d'accord qui parut à la fin et le signe de bonne humeur qu'ils échangèrent parut l'effrayer tout à fait. Le soir, quand ils furent rentrés chez eux, elle lui demanda négligemment :

— Que vous disait donc cette Platen de si intéressant ?

— Mille folies, elle me parlait de cette petite Schulembourg, dont elle a grand' peur.

— Et puis encore ?

— Elle m'offrait son amitié, dont je me défierais encore bien plus que de sa haine.

— Et vous auriez raison. C'est là tout ?

— Oui.

— J'aurais cru qu'il y eut autre chose en vous regardant.

— N'en seriez-vous point jalouse, par hasard ?

— Moi ! jalouse d'une femme qui serait ma mère.

— Allons ! vous êtes généreuse, elle n'a que trentre-quatre ans.

— Prenez garde ! vous la défendez, vous qui l'attaquiez si bien.

Elle lui dit ces mots en souriant, mais ce sourire lui serrait le cœur et lui faisait un mal dont elle ne pouvait se rendre compte.

— D'où vient que je souffre tant en songeant à cet entretien entre eux ? est-ce donc un pressentiment ?

Le prince partit ainsi qu'il l'avait annoncé, et sa dernière visite fut pour la comtesse de Platen, mais il n'en dit rien à Dorothée.

II

Départ.

Le comte Charles-Jean trouva son oncle encore levé malgré l'heure avancée, et fumant la plus formidable pipe qu'il pût découvrir dans son arsenal.

— Eh ! arrivez donc! lui cria-t-il du plus

loin qu'il l'aperçut, nous avons d'excellentes nouvelles.

— Lesquelles, monsieur?

— D'abord, vous êtes délivré de La Voisin et de sa séquelle, on ne vous interrogera même pas.

— Dieu soit loué!

— Ce n'est encore que le commencement. Voici la réponse de Malte, elle est telle que nous la souhaitons, on nous attend.

— Ah! j'en suis ravi.

Pourtant il y eut un nuage sur ce front de dix-huit ans, cette âme, éprise de

la gloire, n'aimait pas la gloire en ce temps-là. Il sortait des bras d'une belle maîtresse, à peine connue, quelques jours de bonheur seulement et déjà la fuir! C'était une cruelle épreuve, il tâcha pourtant de faire bonne contenance, et demanda hardiment :

— Quand partons-nous?

— Pas avant deux mois, à ce qu'il paraît. Une galère de la religion nous viendra prendre, et, bien qu'hérétiques, il nous sera permis de combattre le Turc sous la bannière de la croix. D'ici là, préparons-nous, j'ai pensé que vous seriez heureux de cette certitude, et je me suis empressé de vous

l'apprendre. Voulez-vous fumer une pipe, en honneur de la réussite?

Ils passèrent le reste de la nuit à discourir sur leur gloire future. Cependant Charles-Jean était distrait, et ne riait que du bout des lèvres.

— Nous courrons sus aux Barbaresques, mon neveu, et nous montrerons que le nom de Kœnigsmarck triomphe dans toutes les parties du monde.

— Très bien! mon oncle.

— Il y a là-bas certaines filles d'Orient, dont parlait souvent mon père, qui les avait vues à Bude et à Presbourg et dans toutes

ses campagnes, auxquelles nous dirons deux mots, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, mon onçle, que nous serons fort mal venus d'elles, en attaquant leur pays.

— Vous n'y connaissez rien, mon ami, nous les délivrerons de leurs maris, de ce rassemblement de mécréants imbécilles qui les renferment, elles nous adoreront.

— Le pensez-vous, mon oncle ?

— C'est comme si vous me disiez : cela m'est bien égal. Décidément, mon neveu, vous avez quelque belle galanterie en ce pays ci. Je vous en félicite, les dames fran-

çaises sont aimables, et je me contenterais de leur bonne volonté pour toute ma vie. C'est, sans doute, quelque amie de Ninon?

— Je ne crois pas, mon oncle.

— Une jolie suivante, ou l'une de ces charmantes filles qui attirent si bien les chalands dans les boutiques.

— Pas davantage.

— C'est une dame de qualité?

— Mieux que cela.

— Une dame de la cour?

— Peut-être.

Le comte Othon se mit à rire.

— Vous êtes discret, mon neveu, mais je gage qu'il y a de La Voisin là-dessous, et que la rue des Lions-Saint Paul y joue son jeu.

— Mon oncle, j'ai appris de ma mère à ne jamais répondre à une question indiscrète.

— Eh bien ! reprit le comte Othon, que l'heure avancée et le bien-être rendaient communicatif, eh bien ! je serai plus confiant que vous. Je vous dirai mes amours.

Ce fut au tour de Charles de sourire.

— Je les sais, mon oncle.

-- Vous voulez parler de la jolie mercière du coin de la rue, n'est-ce pas? ou de cette belle personne que j'ai trouvée chez Ninon, et qui m'a emmené deux jours à l'aventure le long des chemins. Peut-être est-ce de cette maltotière qui m'a donné de si bons dîners, ou encore de la comédienne de l'hôtel de Bourgogne. Vous n'y êtes pas.

— Il me semble pourtant qu'en voilà bien assez.

— Fantaisies, jouets, que tout cela ! mes amours, mes vraies amours sont en Suède, dans notre cher pays, et, puisque l'occasion se présente, je ferai aussi bien de ne pas vous cacher plus longtemps que ma succes-

sion ne vous appartiendra pas, n'y comptez point.

— En vérité, mon oncle, je n'y ai jamais pensé, je vous le jure, et les héritages, la fortune de qui que ce soit ne m'inquiètent guère, si vous trouvez à bien placer la vôtre, faites-le, et, pourvu que vous soyez heureux, je ne m'en plaindrai point.

— Je me marierai, comte Charles-Jean.

— Vous ferez bien, mon oncle, si vous trouvez une bonne femme.

— Elle est trouvée, mon enfant, c'est la fille d'un malheureux, d'un disgrâcié, du chancelier Lagardie. Nous nous aimons de-

puis longtemps; les préjugés de son père contre le mien, des querelles de races nous séparent, peut-être bientôt les difficultés s'aplaniront, alors, fussé-je à l'assaut d'une ville, je partirai sur-le-champ, sauf à revenir après. Il y a si longtemps que j'attends!

Le visage, ordinairement si rude du vigoureux soldat, prit, en parlant ainsi, une expression de mélancolie et de tendresse indicibles, son neveu lui tendit la main, et lui dit du même ton pénétré :

— Tant mieux, mon oncle.

— Le malheur qui vient de frapper son père, amènera peut-être notre bonheur à nous. Obligé de vivre dans la retraite, loin

de nos ennemis, dépouillé de ses biens, il ne verra pas avec les mêmes yeux l'alliance des Kœnigsmarck. *Cette terrible race*, comme il l'appelle, ne l'effrayera pas tant lorsqu'il se trouvera sans préventions en face d'elle.

— Je le désire, mon oncle, puisque vous le désirez.

— Vous êtes un brave garçon, mon neveu, et je n'en attendais pas moins de vous.

Le lendemain et les jours suivants, le comte Othon chercha les occasions de parler de sa fiancée, une fois la glace rompue il s'en faisait un bonheur; mais le comte Charles était bien souvent loin de lui, il sortait presque chaque soir mystérieuse-

ment, et tous les matins il allait au Cours, au Mail, dans les lieux de réunion du Bel-Air; il s'y montrait avec des costumes magnifiques, faisant ressortir encore mieux sa belle taille et son noble visage; mais il mit tant de discrétion, tant de secret dans ses amours que nul n'en put deviner l'objet. On se le demandait en vain, les jeunes seigneurs n'étaient pas d'ordinaire si difficiles à deviner.

On ne parlait toujours que des sorcières, qui n'étaient point exécutées encore; néanmoins, les exils pleuvaient. M. d'Alluze et bien d'autres furent renvoyés dans leurs terres. La duchesse de Bouillon espérait en être quitte, mais au moment où elle s'y

attendait le moins, elle reçut une lettre de cachet qui l'exila à Nérac, dans la Navarre, au milieu des Pyrénées. Cette lettre la trouva dans un grand chagrin. La pauvre madame de Bertillac était morte des suites de l'aventure de M. de Caderousse et de la douleur qu'elle avait éprouvée en se voyant ainsi perdue par un homme qu'elle aimait plus que sa vie. Elle rendit le dernier soupir dans les bras de la duchesse, abandonnée de ses parents, abandonnée de son infidèle et n'ayant d'autre refuge que l'amitié. Cette amitié ne lui manqua pas.

— Ma chère, dit-elle cinq minutes avant de fermer les yeux, La Voisin l'avait bien dit que je mourrais dans un mois, assassinée par lui.

— Elle m'avait dit aussi que j'aurais un maître et que je serais malheureuse, hélas! cela ne viendra que trop tôt.

Le lendemain même de la mort de son amie, la lettre de cachet arriva. La duchesse la reçut devant toute sa famille qui soupait à l'hôtel de Bouillon. Elle devint pâle comme un linge et ne put cacher l'extrême douleur qui la frappait.

— Je me jetterai aux pieds du roi, s'écria-t-elle, et je le supplierai de me laisser ici. Je suis innocente, je n'ai rien à craindre; ce sont les accusations contre ma sœur qui me font du tort.

— Je ne veux pas que vous demandiez

rien, madame lui dit son mari. Ce serait vous abaisser que d'implorer une grâce, lorsqu'on vous condamne injustement, lorsqu'on méconnaît votre rang et les services de votre maison. Non, madame, vous irez en exil, mais toute votre famille vous accompagnera jusqu'à deux journées d'ici, vous partirez triomphante et honorée, c'est la meilleure, la plus digne façon de protester contre cet acte incroyable dont le roi n'a certainement pas calculé la portée.

La duchesse n'eut rien à répondre, ce n'était pas là ce qui l'occupait, quitter Paris! quitter Kœnisgmarck! se déchirer le cœur par l'absence, elle qui aimait pour la première fois! et cacher tout cela et ne

montrer au monde qu'un visage impassible parce que l'on est la duchesse de Bouillon, et qu'avant tout il faut sauver sa gloire !

— Ah ! pensait-elle, que ne suis-je une simple paysanne, au moins j'aurais le droit de pleurer mon amant en le quittant !

L'idée de cette séparation, de ce dernier adieu à dire et à entendre, était pour elle si horrible, qu'elle se résolut à ne point le prononcer. Elle devinait une séparation éternelle, le comte et elle ne devaient plus se revoir. Il ne lui avait point caché ses projets, ses désirs de conquêtes, elle savait que bientôt des mers seraient entre eux et que, malgré ses promesses, il ne reviendrait jamais. Elle se décida à le tromper

sur son départ; seulement, elle voulut donner à son amour une dernière fête, plus belle que toutes les autres, elle voulut que le dernier souvenir fut le plus délicieux et le plus adorable, pour cela il en fallait écarter les adieux.

La veille même du jour fixé, elle feignit de passer la journée au couvent des grandes Carmélites de Chaillot, où elle avait nombre d'amies, et où elle se rendit en effet un moment; comme elle n'était pas sur le pied d'être galante on ne la soupçonnait point, elle mit les religieuses dans le complot par un mensonge spécieux et se rendit mystérieusement, cachée sous sa cape, auprès de son jeune amant. Celui-ci était

éperdu de douleur, il avait appris cette séparation du lendemain qu'on lui cachait ; en la voyant il ne trouva que des sanglots et de déchirantes plaintes.

— Vous partez, disait-il, je ne vous reverrai plus.

— Non, non, le départ est remis, nous nous reverrons encore. Soyons tout au présent, et ne songeons point à l'avenir. Pourquoi gâter de pareils moments, les derniers qui nous restent ? n'y songeons point, le jour est loin encore.

La douleur s'engourdit vite sous les baisers Ils passèrent de longues heures dans ce petit réduit, gardés seulement par la

fidèle servante, et ne se séparèrent que bien tard, ils ne pouvaient s'arracher des bras l'un de l'autre.

— Quand vous reverrai-je ? demandait le jeune homme.

— Bientôt, bientôt, demain, hélas!

Pour elle c'était l'adieu suprême, c'était le dernier, tandis que Kœnisgmarck espérait toujours.

— Je vais bien loin d'ici, mais vous, vous irez plus loin encore, et vous ne reviendrez plus et vous m'oublierez.

— Je reviendrai et je ne vous oublierai jamais; je reviendrai plus digne de vous,

je reviendrai triomphant, mettre à vos pieds ce peu de lauriers que le désir de vous mériter m'aura fait cueillir.

On parlait ainsi d'amour à cette époque, la mythologie et les phrases étaient partout, jusque dans les sentiments les plus vrais. On jurait encore au *nom des dieux des feux éternels*. Nos amants ne s'en firent pas faute. Kœnisgmarck revint chez lui, à la fois heureux et désespéré, il s'enferma sans vouloir ouvrir à Bontemps qui l'appelait de la part de son oncle.

Le lendemain il ne sortit pas, la duchesse le lui avait fait promettre, sous prétexte que, d'un instant à l'autre, elle pouvait l'envoyer chercher. Othon, au contraire, était levé

dès l'aube et courait suivi de Bontemps, pour des affaires importantes, assurait-il, vers l'heure du dîner, le comte Charles-Jean reçut cette lettre :

« — Il était vrai, je pars aujourd'hui;
» quand vous lirez ces lignes, je serai loin,
» bien loin de vous, et je ne vous verrai
» plus. Ne m'accusez pas, j'ai voulu vous
» épargner la douleur des adieux. J'ai voulu
» que les derniers instants passés ensemble
» fussent en même temps les plus dignes de
» regrets, mon bien-aimé Kœnisgmarck.
» J'emporte des souvenirs pour toute ma
» vie. Je vais seule dans un pays lointain, je
» vais vivre éloignée de cette cour, de ce
» monde qui jusqu'à vous était ma vie. Dieu

» m'est témoin que je ne les désire plus.
» Je préfère la retraite et le calme, avec
» votre image dans mon cœur, je préfère
» me rappeler sans cesse nos doux entre-
» tiens d'amour, et n'avoir à parler qu'à
» votre souvenir. Ne m'oubliez pas, n'ou-
» bliez pas une femme qui n'a aimé et n'ai-
» mera que vous sur la terre. Revenez un
» jour me dire combien de temps vous m'a-
» vez pleurée et si vous avez été heureux
» ensuite.

» J'ai trop vu, j'ai trop éprouvé de choses
» pour ne pas prévoir le sort qui m'attend.
» Bientôt je serai remplacée, bientôt votre
» jeunesse, votre nature ardente et fou-
» gueuse vous conduiront à d'autres amours.

» Je ne vous dirai pas que je m'y résigne,
» mais je vous dirai que je m'y prépare,
» afin de ne point vous haïr, vous qui m'au-
» rez pris tout ce que j'avais de précieux en
» moi, pour vous jouer quelques semaines,
» et qui porterez ensuite à une autre ce
» cœur que j'ai acheté si cher. J'espère que
» j'arriverai à cette indulgence en me rap-
» pelant votre âge et votre beauté.

» Adieu, mon unique amour, adieu, je
» pars, et ma dernière pensée est pour vous.
» Ne cherchez pas à me rejoindre, je vous le
» défends, car je ne trouverais plus une
» seconde fois la force que j'ai en ce mo-
» ment. Je vous écrirai, écrivez-moi, restez-
» moi, non pas fidèle, hélas! mais dévoué.

» Quant à moi, si jamais vous revenez en
» ce pays, vous me retrouverez la même,
» je ne saurais arracher de mon cœur ce
» que vous y laissez, et le soin même de ma
» gloire ne m'arrêterait pas, si celui de votre
» bonheur ne m'ordonnait de vous laisser
» libre. Adieu. »

Après avoir lu cette lettre, le jeune homme se leva comme un fou et courut à l'hôtel de Bouillon. Les grandes portes en étaient ouvertes et on lui conta le triomphe de la duchesse, partie, entourée de tous ses parents et alliés qui lui formaient un magnifique cortége.

— Madame la duchesse était bien pâle, disait le suisse de l'hôtel, auquel il demandait

ces renseignements, mais, monsieur, qu'elle était belle et parée! on eût dit une reine!

— Oui, murmura le jeune homme, mais je ne la verrai plus!

III

Un nouveau personnage.

Au moment où la comtesse de Kœnisgmarck et ses filles quittaient Stockholm, la disgrâce du chancelier Lagardie arriva. Nisida l'apprit la veille même du départ, elle insista pour aller de suite à son hôtel

lui porter ses compliments de condoléance, et savoir si elle ne pouvait pas lui être utile.

— Un ami de ma mère, madame, c'est un devoir, vous n'en disconviendrez point.

Madame de Kœnisgmarck fut bien éloignée de la retenir, elle la conduisit elle-même, et elles trouvèrent M. et mademoiselle de Lagardie se disposant à partir.

— Je vous remercie, mademoiselle, je vous remercie de votre empressement et de votre bonté. Ma fille et moi nous nous retirons au lieu qu'on nous indique. Je ne sais si cette disgrâce me fera perdre votre tutelle ; je ne sais si l'on me laissera la dispo-

sition de votre fortune, dans tous les cas, je ne vous oublierai jamais, et je compterai au nombre de mes beaux jours celui où je vous ai vue.

Madamoiselle de Lagardie, plus froide, mais reconnaissante cependant, se consolait de leur disgrâce dans l'espoir de son mariage. Elle croyait avec raison que le comte de Lagardie deviendrait plus traitable, et le bonheur de cette union rendait pour elle l'exil bien préférable à la puissance. L'amour est ainsi, il veut tout à lui.

Ils quittèrent Stockolm le lendemain, chacun de leur côté, madame de Kœnigsmarck se rendit à Vienne, où elle comptait passer l'hiver, dans la pensée d'y trouver les

maris tant désirés pour ses filles. La chasse au mari s'organisait dès-lors comme à présent ; le monde ne change guère, il garde ses vices et ses ridicules, seulement il les baptise d'un autre nom, il les cache ou il les montre plus ou moins, il les rend plus ou moins ignobles, plus ou moins élégants, il s'en pare, il en a honte, mais c'est au fond toujours la même chose, et l'espèce humaine est la même depuis le serpent.

Vienne, à cette époque surtout, était une des villes de l'Europe où se réunissait la société la plus brillante. L'arrivée des trois jeunes filles fit sensation. Nisida et Aurore offraient deux types admirables d'un parfait contraste. l'une, belle, pure, céleste; l'autre, enivrante

et passionnée. Mille seigneurs se déclarèrent leurs adorateurs, leurs *mourants*, comme on disait alors à l'étranger, car, depuis vingt ans on ne le disait plus en France, mais ni l'une ni l'autre ne daignaient écouter. Nisida avait le cœur plein de Philippe; Aurore montait plus haut ses visées.

— Je n'épouserai qu'un prince, un roi, ou bien je me ferai chanoinesse, disait-elle en riant à sa mère.

— Trouvez un bon mari, mon enfant, qui vous aime, qui vous rende heureuse, ce sera mieux que toutes choses.

Parmi les soupirants assidus de Nisida, se trouvait un Italien, un comte de Pam-

phili de Gênes. Il ne la quittait pas des yeux, lorsqu'ils étaient dans les mêmes cercles, et venait, chaque jour, chez madame de Kœnisgmarck. Il parlait à peine à Nisida, mais ses grands yeux noirs suivaient chacun de ses mouvements. Un soir, il profita d'une foule plus grande que de coutume pour s'approcher d'elle :

— Mademoiselle, lui dit-il, répondez-moi, je vous en supplie. D'où vient ce nom de Nisida que vous portez?

— Je ne sais, monsieur, ma mère me l'a donné, j'en ignore le motif.

— Nisida! c'est le nom d'un beau lieu près de Naples, vous êtes donc Italienne?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez ! ne savez-vous rien sur votre famille?

— Pardonnez-moi, monsieur, mais ces questions de la part d'un étranger me semblent au moins singulières, et vous me permettrez de n'y pas répondre.

— Un étranger, sans doute, vous devez le croire, mais peut-être ne suis-je point un étranger, au contraire, et si ce que je suppose était vrai, oh ! mon Dieu ! mademoiselle, ce serait trop de bonheur pour moi.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

Elle se leva et lui tourna le dos.

Il persista à la poursuivre.

— Je vous en prie, mademoiselle, c'est dans un intérêt majeur, pour vous et pour moi, est-ce là tout ce que vous savez ?

— Je sais, monsieur, que si vous insistez encore, je me plaindrai à madame de Kœnigsmarck, et je la prierai de vous consigner à la porte ; vous oubliez à qui vous parlez.

Il s'inclina profondément, fit deux pas en arrière, et se retira dans le fond du salon. Le reste de la soirée, il ne parla à personne, mais son visage sombre était tellement remarquable, que les jeunes filles se disaient entr'elles :

— Regardez donc le comte Pamphili, il est effrayant.

Quand les dames furent seules, Nisida raconta à la comtesse ce qui s'était passé. Madame de Kœnisgmarck y réfléchit longuement. Elle éprouvait une curiosité extrême de connaître la naissance de sa chère pupille, cependant elle se faisait un cas de conscience d'interroger un étranger à cet égard. Peut-être, ensuite, ne savait-il rien, peut-être était-ce, au contraire, une façon d'apprendre. Quoiqu'il en fût, elle se résolut à savoir indirectement quel était cet homme, d'où pouvait naître sa curiosité, et si Nisida avait quelque chose à redouter de lui.

Le lendemain, à un cercle chez l'impératrice, elle rencontra l'ambassadeur de Gênes, et, le prenant à part, elle l'interrogea sur le comte. Pamphili appartenait à une des grandes familles de la république, il avait passé toute sa jeunesse à voyager, surtout à Rome et à Naples, avec son père. Il y avait dans ce personnage quelque chose de mystérieux qui piquait vivement la curiosité de ses compatriotes. Il avait eu une grande fortune, il s'était ruiné, on ne savait comment, il avait mis son épée au service de plusieurs puissances, il était fort brave, mais, par des raisons inconnues, il ne restait jamais longtemps dans le même pays. En cet instant, il demandait un régiment à l'empereur, qui faisait quelques difficultés de lui

en accorder un, justement à cause de ses antécédents, dont lui, ambassadeur, ne pouvait répondre.

— Je crois cependant qu'il l'aura, ajouta-t-il.

— Et qu'est devenu son père ?

— Il est mort, dit-on, dans le midi de l'Italie.

— Et cette fortune qu'il a mangée était-elle en terres ?

— En terres et en palais appartenant à ses aïeux depuis des siècles. Elle n'est point absolument détruite, elle est engagée. C'est

toujours ainsi que nos jeunes seigneurs commencent.

— Y a-t-il moyen de la retrouver ?

— Oui, s'il la rachète. Un mariage riche le tirerait de ce mauvais pas.

— Quelle est sa réputation ?

— On n'est pas d'accord à cet égard. Les uns le blâment, les autres l'excusent, il est d'une bizarrerie incroyable. On ne lui connaît ni amis, ni maîtresses, il vit isolé. La seule personne qui ait reçu de lui quelques confidences, est une manière de secrétaire qui a raconté comme quoi son maître parcourait l'Europe pour chercher les traces

d'une enfant perdue. Cette enfant est-elle à son père? on l'ignore; ce qui est certain c'est que son père est pour beaucoup dans cette recherche et qu'il a un grand intérêt à la retrouver.

— C'est étrange, murmura la comtesse. Vous n'en savez pas davantage, monsieur l'ambassadeur?

— Rien. Je vois peu le comte Pamphili. Il ne fait des visites qu'aux dames, bien qu'on ne puisse assurer qu'il les aime. Il vient de temps en temps me saluer, surtout quand il a besoin de moi, voilà tout.

Le comte ne manqua pas de remarquer cette longue conversation entre madame

de Kœnisgmarck et l'ambassadeur; sans avoir un air de parti pris, il se rapprocha d'eux et se trouva bientôt en tiers dans leur entretien, qu'il interrompit brusquement par une question hardie.

— Vous parliez de moi, madame? demanda-t-il.

— Cela est possible, monsieur, répliqua la comtesse avec hauteur.

Cet homme semblait toujours chercher un mauvais compliment.

— Vous demandiez à M. l'ambassadeur des choses qu'il ignore et que je serai très heureux de vous apprendre, si vous daignez

vous en informer. Mes questions d'hier à mademoiselle de Reizoffen vous ont été transmises, et vous désirez savoir à quel titre je me suis conduit ainsi, je suis tout disposé à vous l'apprendre. M. le marquis n'est pas de trop, je suppose.

— En vérité, monsieur, vous avez des manières d'entrer dans les faits qui déconcertent la prudence. Quelque soit la vérité de ce que vous dites, vous eussiez pu attendre qu'on vous interrogeât.

— Ainsi fais-je, madame, j'attends.

— Vous m'obligez à vous dire qu'il m'importe peu d'en apprendre davantage sur votre compte.

— Je vous demande pardon, madame, cela vous importe beaucoup.

— Je ne sais pas comment vous vous y prendrez pour m'en convaincre.

— J'aime mademoiselle Nisida, madame, et j'ai résolu de l'épouser. Mon nom est un des premiers de la république, ma fortune peut devenir immense avec quelques capitaux que je sais où trouver. Je suis de toute façon un honnête homme et un gentilhomme, je l'espère; sans avoir vingt ans, je suis jeune encore, et si j'ai le bonheur de plaire à la belle Nisida, je ne vois pas de mariage mieux assorti que celui-là!

— Vous trouvez, monsieur? Il est ce-

pendant un point sur lequel vous différez d'une manière sensible; vous êtes d'une grande naissance, dites-vous, et les parents de Nisida sont inconnus.

— Le sont-ils réellement? interrompit-il, avec une grande vivacité.

— C'est ce que j'aurais à vous dire, si nous en étions aux explications, monsieur, mais, pour couper court à tout malendu, je me servirai de vos propres paroles. Vous avez mis une condition à votre demande, vous voulez plaire à Nisida. Malgré tout votre mérite, cette condition n'est pas remplie et je suis fondée à croire qu'elle a fait un autre choix.

— Un autre choix! s'écria-t-il en changeant de couleur. Déjà! un de vos fils, sans doute. Si cela est, malheur à lui.

— Monsieur, bien que je ne juge pas nécessaire de m'expliquer avec vous, je crois cependant devoir vous apprendre que par la volonté expresse de sa mère il est interdit à mes fils de prétendre à la main de Nisida. Par conséquent, vos suppositions n'ont aucun but, et j'espère que vous voudrez bien y mettre un terme.

— Sa mère! vous la connaissez donc? demanda-t-il les yeux brillants d'impatience.

Madame de Kœnisgmarck se leva sans lui répondre et s'approcha de ses filles qui

causaient avec une archiduchesse; le comte Pamphili la suivit de l'œil, et se retournant vers le marquis Doria, pour lors ambassadeur à Vienne :

— Monsieur le marquis, lui dit-il, je vous prie de vouloir bien vous rappeler votre promesse et de hâter l'affaire de mon régiment.

— Afin de vous marier plus tôt, monsieur le comte ?

— Afin d'enlever cette belle fille, si on me la refuse, monsieur le marquis.

IV

Un duel et un sergent.

Le prince Georges revint de Hongrie après six mois. Pendant son absence, les petits événements avaient marché à la cour de Hanovre. La princesse Dorothée devenait de jour en jour plus charmante ; sa

beauté prenait un développement plein de sève, de jeunesse et de volupté. Elle était entourée de tout ce que la cour, de tout ce que l'Allemagne avait de remarquable et de séduisant ; madame de Platen, à son grand étonnement, à celui de tous ceux qui assistaient à cette lutte, sembla lui avoir rendu les armes. Elle parlait d'elle à l'électeur, à ses amis même, comme d'une merveille, elle s'avouait vaincue, elle la vantait perpétuellement, en s'effaçant elle-même et rien ne semblait de meilleur aloi que les hommages empressés rendus par elle à sa jeune souveraine.

— Nous triomphons, madame, disait Dorothée à l'électrice, nous l'avons réduite au silence et à la servitude.

— Elle est bien humble pour une personne vaincue, reprenait celle-ci. J'ai peur.

— De quoi ?

— Que sais-je ? J'ai peur, je n'en puis dire plus.

— Vous, si brave ! vous qui vouliez le combat, vous qui m'avez poussée dans la lice !

— C'est vrai, mais je m'attendais à plus de résistance. La comtesse de Platen humiliée si vite ! sans coup férir, après une simple tentative ! c'est une ruse de guerre et voilà tout. Elle se réveillera par quelque infamie.

La jeunesse est si confiante! Dorothée accusa sa belle-mère de puériles craintes et ne songea qu'à jouir de son triomphe. Bien plus! tout à fait séduite par de nouvelles caresses de son ennemie, elle en vint à un sentiment de bienveillance pour elle, et se prit à excuser ses torts. Madame de Platen avait fait réforme complète, elle se montrait affable et douce envers ceux qu'elle avait fui et rudoyé jusqu'alors. Les jeunes filles qu'elle redoutait et pour lesquelles elle affichait une sorte d'horreur jalouse, elle s'en entourait maintenant. Mellusine de Schulembourg, qu'elle avait presque chassée de chez elle, était l'objet de sa prédilection. Elle entreprit de lui donner l'éducation de cour, qui lui manquait, elle en fit son

élève chérie, et jamais elle n'eut pu en trouver de plus docile.

— Voyez, disait la princesse électorale tout attendrie, voyez comme Schulembourg a gagné depuis quelques mois, elle n'est plus reconnaissable. Cette chère comtesse de Platen la rendra aussi séduisante qu'elle-même, et ce n'est pas peu dire.

— Peut-être elle lui destine la survivance de sa charge, dit le baron de Groote, avec sa fausse bonhomie.

— Mon père, reprit Ernest, devenu un des fidèles de la comtesse, c'est là le plus beau trait de madame de Platen, n'en raillez pas.

— Un beau trait !

— Sans doute. Elle a presque adopté cette jeune fille, dont la fortune est médiocre, elle annonce qu'elle lui fera un sort, qu'elle lui donnera une dot, et qu'elle compte lui procurer un brillant mariage.

— Morganatique?

— Mon père !

— Monsieur votre fils a raison, monsieur ; pourquoi diminuer le mérite d'une bonne action? pourquoi accuser les intentions des gens qui n'en ont que d'excellentes? Vous autres courtisans émérites, vous voyez du mal partout.

— Plût au ciel, madame, que vous ne le voyiez pas un jour plus clairement que moi !

Madame de Platen venait chaque matin, avec son élève, chez la princesse, elle la conduisait jusque dans son cabinet et la laissait même fort longtemps avec elle, pendant qu'elle se rendait chez l'électeur, et qu'elle recevait les ministres. Mellusine déployait, pour plaire à sa royale maîtresse, ses charmes les plus savants et les mieux étudiés. Elle s'insinuait chaque jour davantage dans sa confiance et dans son intimité, Dorothée ne pouvait se passer d'elle, elle l'appelait sa jolie chatte, parce que, prétendait-on, le visage fûté de mademoiselle

de Schulembourg ressemblait à celui du célèbre Mistigris, l'angora de l'électrice. C'était enfin, à la cour de Hanovre, un accord général à toucher les plus endurcis.

Un entretien entre la comtesse et son élève, la veille du retour du prince, mettra le lecteur au fait de la vérité. Mellusine revenait du palais où elle avait passé la journée entière chez sa tante. Depuis quelque temps, elle couchait à l'hôtel de Platen, la grande maîtresse, qui devinait tout, s'était fait beaucoup prier pour la forme et pour son innocence à venir. Elle avait consenti pourtant. La comtesse attendait sa jeune amie, couchée dans son cabinet,

entourée de fleurs qu'elle aimait beaucoup, et à moitié assoupie.

— Eh bien! lui demanda-t-elle, tout est-il prêt ?

— Oui, madame, tout marche à merveille, il peut arriver quand il voudra.

— Vous êtes solide au logis ?

— Si solide que sans moi on n'y vivrait plus.

— Vous connaissez ce sot entourage, vous avez étudié les endroits faibles ?

— Je les sais par cœur.

— Et vos toilettes, sont-elles terminées?

— Tout à fait.

— Allons! c'est affaire à vous, je vous en félicite, et nous recueillerons bientôt le fruit de nos soins. Il en est temps, j'étouffe.

— Ah! que j'aurai de bonheur à vous venger de cette créature qui se croit plus belle que personne, qui a en elle tant de confiance, qu'elle écoute les compliments comme s'ils lui étaient dûs. Je ne vis jamais plus précieuse bégueule.

— Bégueule! c'est coquette que vous voulez dire.

— Elle est l'une et l'autre à la fois, sa

vertu, dont elle est si fière, l'empêche de croire à celle des autres, il semble qu'elle en ait le monopole.

— Eh bien! nous la lui laisserons.

— Que ne vous dois-je pas, madame, que n'avez vous pas fait pour moi? sans vous je serais encore une pauvre fille, bien niaise, bien disposée aux chimères et aux sottises de la province, c'est vous qui m'avez créée. Grâces à vous, je sais ce que je suis et ce que je puis faire de moi-même, je connais mes moyens de parvenir, j'ai jeté de côté les préjugés et les obstacles qui m'arrêtaient. Je suis disposée à présent, j'entre en lice, et je vais combattre ; j'ai des armes.

— N'allez pas les émousser au moins ! le prince vous plaît, et c'est ce qui m'effraye.

— Il me plaît, cela est vrai, mais rien ne me plaît autant que le but que j'ai en vue ; pour l'atteindre, je ferai tout, j'imposerai silence à mes penchants, à mes désirs, à mes idées, et je parviendrai.

— Dieu le veuille ! car depuis dix mois j'ai avalé bien des déboires, bien des humiliations ; j'ai cruellement souffert dans l'espoir de cette vengeance, il me tarde qu'elle arrive, ma patience est à bout.

— Elle sera ici demain, avec ma fortune.

Le lendemain, en effet, le prince fit son

entrée dans la résidence, où l'on fit sonner bien haut les exploits qu'il venait d'accomplir. Le peuple se porta à sa rencontre, (les peuples aimaient leurs princes en ce temps-là), et fit retentir l'air de ses exclamations. Dorothée l'attendait à la fenêtre avec les dames de sa cour, parmi lesquelles brillait comme un astre sans pareil la belle Mellusine, elle se plaça immédiatement derrière la princesse, afin que les premiers regards tombassent sur elle, ce qui ne manqua pas d'arriver. Georges en fut ébloui tout d'abord, et tint les yeux levés vers le balcon jusqu'au moment où il descendit de cheval. En baisant la main de la princesse, c'était Mellusine qu'il regardait, à peine la reconnaissait-il. Cette jeune fille naïve, presque niaise,

sans manières, qu'il avait laissée, était devenue un modèle de grâce, d'élégance et de charmes Elle le reçut avec un sourire modeste et provoquant tout à la fois, elle rougissait naturellement, il lui fut permis de se méprendre à cette émotion qui n'était qu'à moitié simulée.

Après avoir adressé quelques mots distraits à sa femme, il s'empressa de faire le tour du cercle, afin de parler à mademoiselle de Schulembourg, près de laquelle était la comtesse de Platen, qui la lui présenta d'un geste dont eux seuls s'aperçurent. Le prince devina. Il y a entre les gens de même sorte une franc-maçonnerie qui les fait comprendre sans qu'ils aient besoin de parler.

— Toujours belle, madame la comtesse, dit-il avec un sourire auquel elle répondit :

— Prenez garde, monseigneur, ce toujours a presque l'air d'un étonnement.

— Non pas, madame, mais d'une certitude. Quant à mademoiselle de Schulembourg, c'est une merveille ; je reviens de Hongrie, où j'ai vu ces célèbres beautés dont l'Orient est si fier, pas une n'approche de ce que je vois en ce moment.

Mellusine salua sans répondre.

L'électrice, qui connaissait son fils, comprit sur-le-champ sa pensée, et, comme son intelligence était grande, l'énigme qu'elle avait cherchée lui fut révélée en même temps, elle flaira l'intrigue.

— Ah ! dit-elle en elle-même, tout est perdu.

Dorothée ne vit rien, sa joie n'était point passionnée, elle aimait son mari avec tranquillité, elle était heureuse de le revoir, et elle ne cherchait chez lui que ce qu'elle apportait elle-même. Elle fit venir ses deux enfants et les lui montra avec orgueil. Ces enfants avaient d'importantes destinées dans l'avenir, l'un devait être roi de la Grande-Bretagne, l'autre fut la mère du grand Frédéric. Le prince les caressa avec distraction, les yeux toujours tournés vers Mellusine, qui s'emparait spontanément de tout son être.

L'électeur et l'électrice le reçurent avec

bonheur, seulement sa mère ne put s'empêcher de lui dire :

— Vos enfants et votre femme vous font un entourage touchant, mon fils, ne voulez-vous point vous retirer avec eux, chez vous?

— Oui, madame, bientôt... tout à l'heure... je ne suis pas fatigué, la cour est grosse, et je serais peu aimable en la congédiant si vite.

— Ah! Georges, lui dit-elle à voix basse, prenez garde! vous êtes bien faible.

Il affecta de rire d'une façon de bravade, et, baisant la main de l'électrice, il ajouta :

— Je ne vous comprends point, madame,

c'est une nouvelle langue apparemment qu'on parle à Hanovre, depuis mon absence.

L'électeur congédia tout le monde pour rester en famille, il fallut bien que Mellusine sortît avec les autres. Madame de Platen l'emmena ; en partant, elle jeta sur le prince un de ces regards qui révèlent à un homme ce que des volumes ne lui apprendraient pas, il en resta pénétré à ce point que l'électeur s'en aperçut.

— Vous n'êtes point revenu gai, mon fils, on prend de tristes idées à la guerre, à ce qu'il paraît.

Il resta bien peu de temps ensuite avec

sa femme, et la quitta sous prétexte de fatigue, ce qui sembla étrange à Dorothée et lui donna à penser pour la première fois.

De très bonne heure, le lendemain, le prince électoral sortit du palais. Il n'avait près de lui qu'Ernest de Groote, dont les offres obséquieuses avaient été remarquées la veille. Il venait d'être nommé chambellan par les soins de la comtesse, elle savait quel allié elle avait en lui. Ils se promenèrent d'abord dans les longues allées du parc, causant de choses et d'autres, excepté de la seule qui les occupât. Le prince craignait de se confier, Ernest craignait de faire un pas de trop, enfin, comme Georges n'avait à risquer qu'une indiscrétion, très facile à réprimer, il parla d'abord :

— Vous êtes lié avec la comtesse de Platen ?

— Oui, monseigneur.

— Avez-vous connu la comtesse de Busche?

— Très peu, monseigneur.

— C'était une belle femme.

— Je l'ai entendu dire, monseigneur.

— Je l'ai beaucoup aimée.

— Elle le méritait sans doute, monseigneur ?

— Oui, je l'ai beaucoup regrettée... mais quand on se marie...

— Et à une femme telle que la princesse Dorothée...

— Oui, sans doute, la princesse Dorothée... cependant quelque parfaite que soit une femme, c'est..... c'est une femme!

— Je n'ai jamais songé à me marier, monseigneur.

— Et vous avez bien fait, à quoi bon le mariage? Ah! si je n'étais pas prince!

— Vous seriez resté garçon!

— Plutôt deux fois qu'une. Il y a de si singulières positions, on aime sa femme, on désire en être aimé, on serait furieux qu'elle

en regardât un autre, et, tout lié que l'on soit, on a des désirs, des pensées en dehors de cette union; on rêve des bonheurs possibles ou impossibles, on regrette d'avoir donné un droit sur sa vie, et bien souvent on va plus loin qu'on ne voudrait.

— Monseigneur est un profond moraliste.

— J'ai vu et je sens, voilà tout.

— Monseigneur a l'expérience des autres, sans doute.

— L'expérience des autres et la mienne, baron, je suis marié.

— Mais à quelle femme ! à la plus char-

mante, à la plus noble, à la plus admirable.

— Oui, mais c'est ma femme! Il y a un conte français du sieur de La Fontaine, le connaissez-vous, monsieur de Groote? il s'appelle le *Pâté d'anguille.*

— Je l'ai lu, monseigneur.

— Eh bien! qu'en dites-vous?

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Son Altesse que je n'étais pas marié.

Le prince vit qu'il avait affaire à forte partie. Il attaqua le taureau par les cornes.

— Monsieur de Groote, que pensez-vous de mademoiselle de Schulembourg?

— Monseigneur, c'est une de ces beautés qui éblouit. Je n'ai jamais eu l'audace de la regarder.

— Elle est fort bien avec la comtesse de Platen, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, monseigneur, je l'ai vue souvent chez la comtesse, mais il y vient tant de monde !

— Elle l'a, ce me semble, gardée beaucoup avec elle, elle lui a donné des leçons, elle a développé cette intellligence qui ne demandait que cela.

— Je le crois.

— Eh bien, la comtesse de Platen a fait

là un chef-d'œuvre, jamais je ne vis rien de plus séduisant, de plus enchanteur, de plus délicieux que cette jeune fille, et s'il faut vous le dire, j'en ai la tête tournée.

— Vous, monseigueur!

— A un point que je ne puis vous exprimer; si je n'obtiens son amour, je crois que je deviendrai fou, je n'ai jamais rien éprouvé de semblable.

— Quoi! monseigneur, et la comtesse de Busche?

— On me l'avait donnée, cette comtesse de Busche, je l'ai prise. Mais la céleste Mellusine! dites-moi, monsieur de Groote, trou-

verai-je madame de Platen à cette heure ?

— Je le pense, monseigneur.

— Allons-y donc ! et que ma destinée s'accomplisse !

V

Les Paladins.

Les comtes de Kœnisgmarck n'attendaient que les dépêches de Malte pour partir, et Charles-Jean les hâtait de tous ses vœux, depuis que la duchesse avait quitté Paris, rien ne l'y retenait plus. Il restait sourd à

toutes les séductions, il ne voyait rien dans la vie qu'un seul bonheur, celui de retrouver cette femme chérie ou d'aller combattre le Turc avec ses vaillants chevaliers. En vain Bontemps épuisait-il son éloquence et ses ressources pour le distraire, en vain il lui cherchait à tous les coins de la ville de Paris des plaisirs et des amis, il refusait tout; en restant chez lui à attendre les lettres de Nérac ou celles du grand maître, rien n'arrivait.

Le comte Othon renonça à l'entraîner avec lui et continua sa vie habituelle; son amour pour mademoiselle de Lagardie ne l'empêchait point de courir joyeusement les brelans et les ruelles, il aimait à sa ma-

nière et ne voulait pas mourir de chagrin pour lui donner un triste mari ensuite.

Un jour qu'il était à une partie fort gaie, il vit paraître Bontemps, assez animé et le feutre sur l'oreille, avec plus de crânerie encore qu'à l'ordinaire. Bontemps n'avait pas l'habitude de l'interrompre dans ses joyeusetés pour peu de chose ; il lui demanda pour quelle raison il se tenait ainsi droit comme un cierge devant lui, et pourquoi il se permettait d'entrer où on ne l'attendait point.

— Monsieur le comte, voici une lettre qui vient de Suède, et qui est très pressée, à ce qu'on dit.

— Une lettre de Suède! s'écria-t-il devenant écarlate, donne, donne donc, butor vous permettez, messieurs ?

Il l'arracha presque des mains de son domestique et rougit encore davantage en reconnaissant le sceau et l'écriture; le billet n'était pas long, il le dévora des yeux en quelques minutes, ce qui n'en fut pas moins un grand effort, vu le peu d'habitude qu'avait le grand seigneur de la lecture et de tout ce qui y tenait.

« Mon cher comte, partez de suite, votre
» femme vous attend. Mon père consent à
» tout. »

Ces deux lignes lui parurent le ciel ou-

vert; il poussa un bruyant hourra! dont toute la salle retentit, puis il se versa une ample rasade, en élevant le verre au-dessus de sa tête.

— Messieurs, dit-il, à la comtesse de Kœnisgmarck, s'il vous plaît! à mon heureux voyage! je pars dans une heure, et dans deux semaines, je serai marié. Au logis, maraud, je te suis, et qu'on me cherche mon neveu.

— Il ne sera pas difficile à trouver, monseigneur, il est dans sa chambre qui soupire, selon l'ordinaire.

— Ah! ce garçon-là me donne bien de l'inquiétude. Messieurs, je vous le lègue en

partant, tâchez d'en tirer meilleur parti que moi.

En un tour de main ses adieux furent terminés ; il reçut les compliments, les souhaits, rendit l'un et l'autre, s'élança dans le premier carrosse venu, se fit conduire chez lui, criant que ses chevaux étaient de bois et qu'ils n'arrivaient point, et parvenu à la porte, en deux enjambées il fut en haut du degré, où déjà les laquais se pressaient autour des malles.

— Qu'est-ce que ceci, faquins? vous ne vous hâtez guère ; mon carrosse doit être chargé d'ici à une heure, ou je vous chasse tous sans vous payer. Où est Bontemps.

— Me voici, monseigneur.

— Viens ça et écoute-moi. Je me marie, je vais trouver ma fiancée, et mes projets de caravanes sont ajournés, cela te va-t-il toujours ?

Bontemps se gratta la tête et hésita.

— Veux-tu me suivre en Allemagne, où je vais ? veux-tu rester ici ? veux-tu m'attendre quelque part ? Je te laisse libre.

— C'est bien de la bonté, monseigneur... je ne sais...

— Dépêche-toi, je n'ai pas le temps. Dis vite, reprit-il en tapant du pied.

— Monseigneur, je dois vous le dire,

j'aime peu le mariage, ma femme m'en a dégoûté.

— Alors, tu ne veux pas assister au mien ?

— Dame ! monseigneur... monseigneur ne m'a pas engagé pour tenir des cierges sur l'autel, mais pour gagner des coups à la guerre.

— J'irai plus tard.

— Monseigneur Cupidon est un petit dieu qui ne rend point à Mars ses serviteurs quand il les tient.

— Que feras-tu donc, en attendant ? retourneras-tu au guet ?

— Oh ! que non.

— Tu m'impatientes horriblement, et je te prie de t'expliquer une fois pour toutes.

— Je n'ose pas... pourtant... si monseigneur voulait ?...

— Je veux, mais dépêche-toi.

— Monseigneur Charles-Jean ne se marie pas, lui, il va à Malte, il va chercher les barbaresques.

— Tu as envie de le servir ?

— Oh ! oui.

— S'il accepte, j'y consens. Je te prête à lui.

Le jeune comte arrivait en ce moment

même, à la voix de son oncle il était sorti de sa chambre. Othon lui montra le soldat d'un geste magnifique, en lui disant :

— Le veux-tu ?

— Je le prends de votre main, mon oncle, c'est un bon et gai compagnon ; il ne sera pas de trop dans mes caravanes, et puis nous parlerons de vous, nous parlerons de Paris...

— Nous parlerons de la belle inconnue ! reprit son oncle en le contrefaisant et se moquant de sa tristesse. Ah çà ! je suis discret, je vais partir, je ne reviendrai jamais ici, peut-être, ne me diras-tu pas son nom ?

— Mon oncle, je vous le dirai quand je ne l'aimerai plus.

— Et dans ta pensée cela signifie jamais! dans la mienne cela signifie bientôt.

— Alors, mon oncle, puisque vous avez cette croyance, pourquoi vous mariez-vous?

Le comte Othon tourna le dos sans répondre, l'argument était juste et bon. Il s'empressa de fermer ses coffres, de payer ses gens, de manger copieusement selon sa coutume, et avant de monter en carrosse, il dit à son neveu d'un ton de prédicateur:

— Comte Charles, écoutez-moi: vous êtes un bon, un brave, un loyal garçon,

vous ne m'en voulez point de ce que je vous donne une tante ; vous perdez mon héritage avec une affectueuse philosophie, et je suis persuadé qu'au fond du cœur vous m'aimez comme le frère de votre père, ainsi que je le suis. Je pars attristé de votre tristesse ; vous prenez les choses trop gravement ; une maîtresse ne vaut pas ces regrets, fut-ce la déesse de la beauté en personne. Amusez-vous, distrayez-vous, relevez votre tête que vous portez basse comme un moine papiste, et prouvez au monde que vous êtes un vrai Kœnisgmarck.

— Je suis votre neveu, monsieur, ni le monde ni moi nous ne l'oublierons, et je tâcherai que la postérité s'en souvienne.

— De grandes phrases ! très bien, toujours le même, c'est votre honorée mère qui vous a soufflé tout cela, n'est-ce pas, morbleu? Mon père, votre aïeul, ne parlait pas tant dans sa jeunesse, il agissait. A votre âge, on prend de jolies filles pour se divertir, on se bat toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, on court les armées, les aventures, on met son épée au service de celui qui tape le plus dru, et l'on garde ses discours pour le temps ou l'on n'a plus rien à faire que de parler. Voilà mon dernier conseil en vous quittant.

Charles-Jean s'inclina sans répondre.

— Quant à vous, monsieur le drôle, monsieur Roger Bontemps, je vous confie mon

neveu, et je vous prie de me le rendre tel que je vous le laisse; c'est à vous de le secourir, de le défendre, de le suivre partout. Le suivrez-vous partout?

— Monseigneur, je vous le jure.

— J'y compte, morbleu! et si tu y manques... Adieu, comte Charles, ou plutôt au revoir : je ne tarderai pas à vous rejoindre, la comtesse de Kœnisgmarck ne me retiendra pas au-delà de quelques mois, elle est raisonnable; adieu, que le ciel vous garde! battez-vous bien, mais ne vous exposez pas trop.

Le comte Charles-Jean le vit monter dans sa chaise, l'accompagna des yeux tant qu'il

put l'apercevoir, et rentra ensuite tristement chez lui.

— Seul, se dit-il, me voilà seul en ce pays étranger. Elle est partie, mon oncle est parti, plus rien! plus un lien, plus une affection, j'irai me faire tuer! car si elle m'eut bien aimé on ne me l'aurait pas emmenée ainsi, et je sens que maintenant, il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre.

La jeunesse est ainsi ; elle voit tout éternel, elle ne voit que dans l'immensité de l'avenir, elle se trompe elle-même, car tout lui apparaît à travers son prisme aux mille couleurs, tantôt sombre, tantôt étincelant, tantôt sans éclat et sans vie. L'amour est le

magicien des belles années, il les transforme ou les brise d'un coup de sa baguette féerique, et lorsqu'il a disparu, lorsque la réalité le remplace et qu'on voit la vie dans sa vérité, c'est alors qu'on regrette, c'est alors qu'on n'espère plus.

Le comte Jean resta un mois encore à Paris, attendant la nouvelle tant souhaitée, et fuyant aussi soigneusement le monde, qu'il le cherchait autrefois. Bontemps prit un air précieux et grave; il s'installa dans le vestibule, attelé à une formidable pipe que le comte Othon lui avait donnée en partant; les autres domestiques se divertissaient à l'entendre, leurs éclats de rire faisaient retentir la maison, et malgré

ce bruit, Charles-Jean ne quittait pas sa chambre.

— Décidément, disait Bontemps en secouant la tête, décidément, notre maître a besoin de humer le grand air, comme les oiseaux en cages.

Enfin la lettre tant désirée arriva, et, sans prendre congé de personne, pas même de la cour, Kœnigsmarck se mit en route, accompagné du seul Bontemps et de deux laquais.

VI

Du mystère.

Le lendemain du jour où le comte Pamphili avait ainsi proclamé ses intentions, Nisida et Aurore étaient seules dans leur chambre se faisant mutuellement des confidences sur les beaux seigneurs qui cher–

chaient à leur plaire, lorsqu'une des femmes de la comtesse entra une lettre à la main.

— Pour mademoiselle Nisida, dit-elle.

— Pour moi ! donnez vite. Est-ce de Philippe?

— Philippe ne nous écrit pas si souvent, reprit mademoiselle de Kœnisgmarck, il court les aventures avec son prince de Saxe, et nous sommes toutes bien oubliées, même vous, ma pauvre Nisida.

Pendant ce temps, la jeune fille avait décacheté la lettre et la lisait.

— Qui a apporté cela ? demanda-t-elle.

— Un homme du peuple, une espèce de paysan.

— Il n'attend point de réponse?

— Il est parti, en recommandant que cette lettre fût remise à mademoiselle Nisida elle-même.

— Sans plus de mystère?...

— Non, mademoiselle.

— Cela est étrange! dit tout haut mademoiselle de Reizoffen, répondant à sa pensée.

Sa suivante quitta la chambre, enchantée d'en être quitte pour si peu. Elle ne disait

point la vérité. La lettre lui avait été apportée par une façon d'écuyer, qui l'avait accostée dans la rue, et qui, moyennant une somme assez ronde, obtint d'elle la promesse de la glisser à Nisida, en l'absence de la comtesse, elle n'en savait pas davantage, il est vrai, et les lettres d'amour sont toujours bien venues aux mains de ces sortes de personnes, elles y laissent de l'or.

— Quel est ce billet qui vous occupe tant, Nisida? peut-on le savoir? demanda Aurore.

— Lisez! dit la jeune fille.

Mademoiselle de Kœnisgmarck prit le papier et lut :

« Vous êtes une orpheline, ou, du moins,

» vous vous croyez telle, et vous avez
» adopté une famille digne de vous; mais
» votre véritable famille existe, votre mère,
» jalouse d'une affection qui n'appartient
» qu'à elle, envoie vers vous une personne
» chargée de la faire connaître. Le plus
» grand secret est indispensable, pour des
» considérations que vous apprendrez
» quand il en sera temps. Sortez ce soir
» avec la femme qui vous remettra ceci,
» trouvez-vous à l'église de Saint-Stéphan,
» à la chute du jour, près du septième pi-
» lier à gauche, en face de la chapelle de
» Lichfeinsten, on vous y attendra, là, vous
» saurez quelle est votre mère, vous saurez
» quelles destinées vous attendent, et vous
» connaîtrez vos véritables amis... »

— Voilà qui est étrange, poursuivit la comtesse. Et que comptez-vous faire? consulter ma mère, n'est-ce pas?...

— Il y a un post-scriptum, lisez-le.

« Si la comtesse de Kœnisgmarck avait le
» moindre soupçon de cette lettre et du
» rendez-vous qu'on vous demande, tout
» serait manqué; l'ordre formel de votre
» mère est que vous gardiez vis à-vis d'elle
» et de ce qui vous entoure, un secret
» absolu. La présence de votre mère à
» Vienne, est un grand danger pour elle, sa
» tendresse le lui fait braver, mais vous ne
» voudriez pas, sans doute, l'exposer aux
» suites épouvantables d'une découverte

» impossible, si vous saurez vous taire en-
» vers vos amis. »

— Ceci est sérieux, Nisida, à votre place je serais embarrassée.

— Je ne le suis pas du tout, je vous assure.

— Que comptez-vous faire?

— Absolument rien.

— Vous n'irez pas?

— Non.

— Et pourquoi cela? vous avez peur?

— Je n'ai pas peur.

— Alors, je ne vous comprends plus.

— Ma chère Aurore, c'est que vous ne me connaissez pas, c'est que vous ignorez mes idées et mes sentiments. Cette lettre est peut-être fause; elle cache peut-être un piége; dans cette prévision, il serait donc imprudent de céder à la curiosité.

— Vous avez raison sans doute, mais je vous trouve héroïque.

— Ma chère Aurore, depuis longtemps j'ai réfléchi sur mon sort, sur ce que l'avenir pourrait amener de changement dans ma vie. J'ai pensé chaque jour à ma mère, et je me suis décidée, bien décidée, à moins

d'un ordre positif, je ne quitterai point madame de Kœnisgmarck.

— Pas même pour votre mère?

— Pas même pour ma mère, Aurore vous l'avez dit.

— Vous ne l'aimez donc pas ?

— Est-ce que je la connais?

— Mais c'est votre mère, Nisida, elle vous aime, certainement des circonstances indépendantes de sa volonté vous ont séparée d'elle, elle veut vous revoir, elle vous demande, elle vous cherche, et vous la repoussez !

— Dieu m'est témoin que j'ai pour elle

tous les sentiments que je lui dois; regrets, tendresse, dévoûment, obéissance, vous me jugez mal, Aurore.

— Cependant vous refusez de la voir.

— Je n'ai point foi en cette lettre.

— Dans le doute, j'irais.

— Et si c'était une feinte, si au lieu de ma mère je trouvais un ennemi?

— Dans l'église, à Vienne, dans un pays catholique! vous êtes catholique vous-même, catholique fervente; vous n'avez rien à redouter.

Nisida se tut, elle n'avait guère de réponse

à faire, puis tout à coup, comme prenant son parti :

— Je ne veux, ni ne puis vous tromper, Aurore, j'ai en ce moment un intérêt, un sentiment qui m'est plus cher que tout, auquel je me suis vouée, que je ne sacrifierais pas à ma mère elle-même, entendez-vous? Or, j'ai des raisons de croire que ma mère mettrait obstacle à ce sentiment, et je veux éviter la lutte.

— Philippe !

— Oui, Philippe, à quoi bon le taire? Il viendra un jour, certainement, où je ne le cacherai plus à personne. Son caractère, la vie qu'il a choisie, me sont un garant du

besoin qu'il aura de moi. Je l'aime d'un de ces amours tout puissants qui n'acceptent ni obstacle, ni entrave; je suis décidée, résolue à tout braver pour lui, à désobéir à ma mère qui m'a abandonnée, et que je ne connais pas, à quoi bon la chercher dès-lors?

— Mais si votre mère vous apporte des richesses, un brillant état?

— Que m'importe? puisqu'elle me défend de les partager avec Philippe, et que, d'ailleurs je ne le voudrais pas moi-même.

— Ma pauvre Nisida, vous vous préparez bien des chagrins!

— Je le sais, et je les accepte.

— Ainsi vous n'irez pas à Saint-Stéphan ?

— Pourquoi faire?

— Même si je vous y accompagnais ?

— Pas davantage.

— Vous n'êtes pas curieuse ; quant à moi, je brûle du désir de savoir...

— Qu'importe, répliqua Nisida en levant légèrement les épaules, avec cette superbe indifférence de la femme qui a mis toute sa vie sur une seule tête.

— J'irai à votre place ?

— Je ne le souffrirai pas, Aurore, si un danger me menace!

— Et si une révélation vous attend? le danger cesserait dès que je serais reconnue, et le secret m'appartiendrait.

— Je ne le souffrirai pas, vous dis-je, ce serait vous exposer pour moi.

— Eh bien! allons-y ensemble.

— On ne me parlera point, on ne me conduira nulle part en votre présence, puisque je dois me garder surtout de la famille de Kœnisgmarck.

— Il y a un autre moyen, je puis prendre les habits d'Hedwige, vous accompagner sous sa figure, comme dit la Bible, ma mère est absente pour jusqu'à ce soir, l'Impéra-

trice ne la laisse pas revenir avant minuit lorsqu'elles sont dans leurs particuliers, vous le savez; ma sœur est chez sa bonne amie, mademoiselle de Gruben, personne ne viendra donc nous déranger. Faisons cette espièglerie; quel risque courons-nous?

— Et si on vous reconnaît?

— Sous les coiffes d'Hedwige? notre taille est presque la même, je marcherai comme elle, on s'y trompera. Voulez-vous?

— Vous en avez donc bien envie?

— Une telle envie que je n'en dormirai pas si vous me refusez.

— J'y mets mes conditions.

— Lesquelles?

— D'abord je resterai maîtresse de faire ce qui me conviendra.

— J'y consens.

— Après avoir écouté ce que l'on a à me dire, si je ne veux pas aller plus loin, vous me suivrez.

— Sans doute.

— Vous serez libre de tout entendre, mais vous ne prononcerez pas un mot.

— Je vous le jure.

— Préparons notre équipée alors, puisque vous y tenez ; cependant sans vous...

— Je vous en ai toute l'obligation que je dois.

Elles rappelèrent Hedwige et convinrent avec elle de leurs arrangements. Un carrosse sans armoiries les conduisit à la cathédrale, à l'heure fixée ; il s'y trouvait encore quelques bonnes âmes, priant dans les chapelles et près des confessionnaux. Elles allèrent sur-le-champ au septième pilier, elles ne virent personne. Elles regardaient autour d'elles, tout embarrassées, lorsqu'une voix dit à leur oreille :

— Suivez-moi.

Elles se retournèrent vivement, un

homme, enveloppé d'un manteau, sortit de l'obscurité derrière le pilier même, il était impossible de voir son visage, il tira une clé de sa poche, ouvrit la grille de la chapelle des Lichfenstein, et fit signe à Nisida d'y entrer.

— Vous, dit-il à Aurore, qu'il prit pour la suivante, restez là.

— Monsieur, répliqua vivement mademoiselle de Reizoffen, si mademoiselle ne m'accompagne pas, je n'entrerai point ici.

L'inconnu sembla réfléchir un instant, puis il ajouta :

— Qu'elle vous suive donc! aussi bien

on aura besoin d'elle, peut-être, mais elle n'entendra pas ce que j'ai à vous dire.

— Alors je ne l'écouterai pas non plus. Je suis très décidée à ne pas me séparer d'elle une seule minute ; j'ai toute confiance en sa discrétion, je veux qu'elle soit à mes côtés.

— Eh bien ! qu'il soit fait selon votre désir, répliqua l'étranger, dont la voix ne sembla pas inconnue aux jeunes filles, malgré le soin avec lequel il la dissimulait.

Elles entrèrent, se serrant l'une contre l'autre, un peu émues, un peu effrayées, et allèrent s'asseoir sous la fenêtre, dont les vitraux, d'une teinte violette, lais-

saient passer une lumière presque fantastique à travers les grandes ombres. L'homme se plaça de façon à se dérober le plus possible à leurs regards. Il leur laissa le temps de se reconnaître, et puis il dit:

— Vous êtes bien Nisida de Reizoffen ?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous d'où vous vient ce nom.

— Je l'ai toujours porté.

— Vous rappelez vous quelque chose de votre enfance ?

— Monsieur, répliqua fièrement la jeune

fille, je suis ici pour vous entendre, et non pour vous répondre.

— Vous avez raison, reprit-il d'un ton laconique, mais je n'ai pas résisté au désir de savoir si vous aviez quelque souvenir du passé, de ce passé qui m'a tant occupé; écoutez donc et rappelez-vous.

— J'écoute.

— Il est impossible que votre mémoire n'ait pas conservé quelques traces de ce que je vais vous dire; malgré votre extrême jeunesse, il est des choses qui ne s'oublient pas.

— Parlez, il se fait tard, l'église se vide et va se fermer.

— Ne soyez pas inquiète, j'ai le moyen d'en sortir comme il me plaira !... Vous êtes née dans une villa au bord de la mer, au milieu d'un pays enchanté. Les balcons de marbre étaient garnis des fleurs les plus rares et les plus parfumées, vous aviez auprès de vous une dame de très haute naissance, si haute qu'il n'en est guère de plus illustre, c'était votre mère, elle n'était plus de la première jeunesse, elle n'était pas belle, mais elle avait grande mine, ses habits étaient magnifiques, et toute sa personne avait quelque chose de cavalier.

— C'est vrai! dit à demi-voix Nisida, je me souviens aussi d'un beau seigneur, toujours couvert d'or et de pierreries, qui

m'asseyait sur son cheval et me promenait ainsi dans une grande place, couverte d'orangers en fleurs.

L'inconnu ne put contenir un mouvement de joie.

— Cette dame et ce seigneur étaient votre père et votre mère, mademoiselle.

— Et ils se nommaient? demanda-t-elle vivement.

— Il n'est pas encore temps de vous l'apprendre. Continuons. Près de cette dame et de ce seigneur, se trouvait aussi un autre cavalier, plus âgé de quelques années, et

qui ne quittait point votre mère, vous le rappelez-vous ?

— A peu près.... confusément, mais il avait un fils.

— Vous ne l'avez pas oublié ?

— Non, je jouais souvent avec lui, bien qu'il eût cinq ou six fois mon âge, c'était alors, il me semble, un jeune homme de dix-huit ans, qui courait beaucoup le gibier et qui riait sans cesse.

— Il ne rit plus maintenant. Passons. Vous aviez votre nourrice qui vous aimait fort et qu'il a fallu enlever avant vous, car elle eût voulu vous suivre.

— Je pense toujours à elle, monsieur, et je la vois aussi bien que si nous nous étions séparés hier. Pauvre Gaétana !

— Et le jeune homme, le compagnon de vos jeux, vous rappelez-vous son nom ? demanda-t-il avec anxiété.

— Pas tout à fait, quelquefois il me revient et je l'appelle comme dans un songe, c'était un nom italien, mais pas de ceux qui se donnent communément, il finissait en o, comme Gennaro ; pourtant ce n'est pas Gennaro, c'est... c'est...

– Ginevro.

— Ah ! oui, Ginevro, c'est cela, c'est bien

cela. Vous l'avez donc connu, monsieur?

— Oui, oui, et tous vos autres amis. Cherchons encore... Que s'est-il passé la dernière fois que vous l'avez vu ?

— Quelque chose de très important, peut-être, mais dont je ne me rends pas compte. Le souvenir en est très confus dans ma mémoire, j'étais avec Gaétana, je l'ai quittée... c'était le soir, j'ai couru sous les bosquets, j'ai trouvé Ginevro avec son père, ils discutaient, ils se sont tus en me voyant, et alors.... je ne sais plus ce qui est arrivé. Il est venu d'autres personnes.... je me suis cachée... on m'a emportée dans un endroit sombre. Cette dame, que vous dites ma

mère y était, on a discuté... et je ne sais plus le reste. Le père de Ginevro était furieux. Le lendemain, bien peu après, je suis partie pour Agathembourg.

— Oui, c'est vrai, vous vous souvenez autant que votre âge vous permet de le faire. Vous êtes bien la Nisida que j'ai tant cherchée, et maintenant... maintenant, votre sort est assuré.

Aurore entendait tout, elle avait peine à se contraindre et à jouer son rôle passif; mille questions venaient à ses lèvres, elle brûlait du désir d'en savoir davantage et poussa doucement le coude de son amie, pour exciter son zèle curieux; Nisida, tout à ses réflexions, à ses souvenirs, attendait

sans impatience. Ce mouvement la réveilla.

— Eh bien, monsieur, que me voulez-vous, maintenant ?

— Vous conduire près de votre illustre mère.

— Elle est à Vienne ?

— Elle est aux environs, du moins.

— Son nom ! son nom? dites-moi son nom !

— Elle vous l'apprendra elle-même, elle se l'est exclusivement réservé.

— Et mon père, monsieur ?

— Vous saurez tout par la... par votre mère.

— Je suis prête à vous suivre !

— Non pas aujourd'hui, pas encore... bientôt... d'aujourd'hui en deux mois.

— Tout ce temps ! et si d'ici là nous quittons Vienne ?

— Alors le terme s'approchera, mais en ce moment c'est impossible. Sachez seulement que votre mère est près de vous, qu'elle vous aime, qu'elle vous suit de l'œil, qu'elle écarte les obstacles élevés entre vous et que bientôt rien ne vous séparera

plus; surtout gardez-vous des Kœnisgmarck !

Aurore ne peut retenir un mouvement de colère, que très heureusement l'étranger ne remarqua pas.

— Et pourquoi, demanda Nisida, dois-je me tant garder de ceux qui m'ont élevée, à qui ma mère a confié mon enfance et qui m'ont donné tant de preuves d'affection ?

— Pourquoi ? parce que vous avez une immense fortune et que vous apporterez à votre mari un des États les plus brillants de l'Europe. On ne laisse pas volontiers échapper une pareille proie, et votre mère vous a interdit toute union avec cette fa-

mille. Ils essaieront de vous garder malgré tout.

— Ah ! monsieur, que vous connaissez mal les Kœnisgmarck ! s'écria Nisida hors d'elle-même, et comme ma mère changera d'opinion sur eux quand je lui aurai dit ce qu'ils sont !

— Dans deux mois, à pareil jour, à pareille heure, à cette chapelle, vous y serez?

— J'y serai, je vous le promets.

— Et moi aussi, murmura tout bas la comtesse, nous verrons si cette mère et ses laquais oseront répéter devant moi leurs calomnies.

Il se leva le premier et ouvrit la grille ; une manière de sacristain, qui les attendait, les fit sortir par une petite porte. L'inconnu ne les avait pas suivies, et lorsqu'elles se retournèrent, il avait disparu.

VII

Une nouvelle Eucharis.

On annonça le prince électoral chez la comtesse de Platen; elle était déjà sous les armes, car elle l'attendait. Ainsi que toutes les femmes de son caractère, elle connaissait admirablement les hommes, elle

les dominait, elle suivait leurs émotions sur leurs visages et savait un peu avant eux la pensée qu'ils allaient avoir. Elle avait donc suivi d'un œil charmé la vive impression produite par Mellusine sur le prince; elle n'ignorait pas que de cette impression à une passion réelle, il n'y avait qu'un pas bien vite franchi, lorsqu'il est habilement combiné.

En conséquence, elle prépara ses batteries; mademoiselle de Schulembourg fût dès le matin parée, préparée avec cet art le plus grand de tous, qui sait dissimuler son existence. Elle semblait à peine habillée, on eut dit une personne surprise à l'improviste dans un négligé sans prétentions, et cepen-

dant pas un de ses cheveux n'était tourné naturellement. Madame de Platen était une habile maîtresse.

Elle reçut le prince et son confident dans un salon d'été, plein de coquetterie et d'élégance. Lorsqu'on les lui annonça, elle jeta un cri d'étonnement et courut au-devant de Son Altesse.

— Quoi! monseigneur, de si bonne heure. Vous avez déjà quitté le palais et...

— Et la princesse, oui. Cela vous étonne, n'est-il pas vrai? après une longue absence.

— Cela m'étonne, en effet, au point de ne le pas croire.

— Allons donc ! ma chère comtesse, cela ne vous étonne pas, vous me connaissez.

— Certes, j'ai cet honneur.

— Vous savez très bien ce que je viens faire ici.

— Vous venez me voir, je l'espère.

— Vous savez bien que non.

— Et qui donc vous attire alors ? Il me semble, monsieur, que vous rapportez de chez les Turcs des façons un peu bien singulières, et qu'on ne traite pas ainsi une ancienne amie, eut-elle même le grand âge que l'on m'attribue si bénévolement au palais.

Madame de Platen avait des espions partout, elle n'ignorait pas que la princesse Dorothée l'appelait souvent *la vieille.*

— Ma chère comtesse, vous avez une adorable pupille.

— Je n'ai point de pupille, monseigneur.

— Une adorable élève, si vous l'aimez mieux.

— Je ne tiens point d'école, monseigneur.

— Une adorable amie, puisque ce nom vous plaît davantage.

— Quant à cela, monsieur, j'en ai plus d'une.

— Ah! que vous êtes cruelle! vous m'entendez fort bien, et, au lieu de m'aider, vous me voulez faire expliquer tout au long.

— N'est-ce point l'habitude à la cour?

— Puisque vous l'exigez, puisque je ne puis vous satisfaire autrement, j'irai droit au but, j'adore mademoiselle de Schulembourg.

— Il y en a bien d'autres!

— C'est possible, mais personne ne aime comme moi.

— Allons donc, monseigneur! un homme marié, un homme amoureux de sa femme,

et de quelle femme ! la plus belle personne de l'univers !

— Il est fort heureux que je sois marié, comtesse, sans cela j'épouserais votre enchanteresse, si elle ne me voulait point accepter autrement.

Madame de Platen éclata de rire.

— Ah ! quels feux ! et comme ils brûlent vite. Vous l'avez vue hier, un quart d'heure, que sera-ce donc quand vous la connaîtrez ?

— Faites-la moi connaître tout de suite.

— A présent ! à cette heure ! ah ! mon-

sieur, les abominables façons que vous avez là !

— Jamais, depuis que j'existe, je n'ai rien éprouvé de semblable, c'est un enivrement, une fascination.

— Je le crois ! vous avez affaire à une magicienne, mademoiselle de Schulembourg s'appelle Mellusine.

— Le charmant nom ! comme il lui va bien ! c'est celui d'une fée.

— On le lui a donné à sa naissance, par prévision.

— Voyons, comtesse, où est-elle ?

— Puis-je le savoir, monseigneur?

— Certes, vous le savez, vous êtes sa meilleure amie, elle ne vous quitte point, sa m...; sa sœur.

— Vous alliez dire sa mère, monsieur, reprit-elle avec un sourire ironique, pourquoi vous arrêter? croyez-vous que cela me blesse? j'ai, grâce à Dieu, l'esprit assez haut pour connaître ma valeur et ne pas me fâcher de si peu de chose.

— J'allais dire tout ce que vous voudrez, ne m'écoutez pas, je perds la tête, cette adorable fille ne me laisse pas un brin de raison. Je vous en conjure, ayez pitié de moi.

— Allons, décidément mademoiselle de Schulembourg vous a jeté un sort, elle est digne de son nom, en quelques minutes, faire naître une passion semblable ! Vous n'avez point aimé ainsi ma pauvre sœur.

— Non.

— Vous êtes franc, au moins. Quant à la princesse, elle est hors de toutes comparaisons.

— Je n'ai point aimé non plus la princesse, ainsi non plus mes enfants, non plus ma mère ; rien, vous dis-je !

— Savez-vous que vous m'attendririez,

si je vous croyais; monsieur de Groote, faut-il croire Son Altesse?

— Sur parole, madame, j'en suis garant.

— Eh bien?

— Eh bien!... la belle Mellusine est ici.

— Où cela? où cela? demanda-t-il en se levant.

— Pas si vite, doucement, monsieur! elle est ici, mais elle est dans sa chambre, mais elle n'est pas éveillée, peut-être, elle ne vous attendait pas, et elle ne devait pas vous attendre apparemment.

— La divinité est donc encore couverte

d'un nuage, parlons-en; jusqu'à ce qu'elle daigne paraître, me promettez-vous de répondre à mes questions?

— Autant que cela me sera possible.

— Son cœur est-il libre?

— Hein! hein!

— Quoi! aurais-je un rival?

— Eh! monseigneur, encore une fois, calmez-vous, nous ne causerons jamais à notre aise si vous vous révoltez au moindre mot.

— Enfin, répondez! répondez!

— Un rival! vous en avez mille, vous

avez tous ceux qui la voient, M. de Groote lui-même, je parie.

— Madame ! répliqua le courtisan, tout rouge d'inquiétude, en s'inclinant.

— Vous prenez à tâche de m'exciter et de me tourmenter, comtesse; répondez-moi, j'entends un rival sérieux.

Madame de Platen se mit à rire.

— Monseigneur, les jeunes filles ont toujours, au moins, un amoureux, sans compter celui qu'elles rêvent.

— Elle en a donc un?

— Je l'ignore : jamais un mot n'a été pro-

noncé par elle à cet égard, mais je suppose...

— Que supposez-vous ?

— Que sais-je! quelque parent laissé en province et dont le souvenir reste au fond du cœur, quelque bel officier aux gardes de Son Altesse, quelque seigneur élégant ?

— Tout cela est vague... incertain...

— Je ne puis vous avouer ce que je ne sais pas.

— Que vous a-t-elle dit de moi ?

— Rien, que ce que mademoiselle de Schulembourg pouvait dire...

— De qui? demanda-t-il voyant qu'elle se taisait.

— De l'auguste époux de la princesse Dorothée.

— Ah! répliqua-t-il en frappant du pied.

Madame de Platen le regardait sous ses longues paupières et jouissait de son impatience; elle jouait en ce moment avec ses sentiments comme avec une raquette; c'était déjà un commencement de vengeance.

— Enfin, qu'a-t-elle dit? insista-t-il.

— Rien, monseigneur, si ce n'est que

vous êtes un heureux père et un époux bien aimé.

Le prince n'eut eu pour Mellusine qu'une fantaisie, cette fantaisie serait devenue une passion avec un pareil système ; l'adroite comtesse le savait, et elle se promit de ne pas changer en reconnaissant le succès. M. de Groote admirait et se taisait. L'amoureux se leva, fit plusieurs tours dans la chambre sans prononcer un mot, se rassit sur tous les siéges, donna un coup de pied violent à un métier à tapisserie qu'il rencontra, sur quoi madame de Platen éclata de rire encore.

— Prenez garde ! monseigneur, vous culbutez l'ouvrage de votre déesse.

— C'est elle qui a fait cela.

— Oui, c'est elle qui a créé cette rose et cette tulipe, c'est elle qui a nuancé cet œuillet, n'est-ce pas merveilleux ?

— Hélas ! c'est digne de ses jolis doigts. Ceci sera pour moi, je le veux.

— Je le veux, ah ! monsieur, comme vous y allez, je le veux ! si vous croyez plaire ainsi.

— Je veux... je veux... je désire, je demande ! comtesse, vous êtes cruelle, vous êtes barbare, votre âme est dure comme un rocher.

Juste à ce moment une main délicieuse

souleva la portière à côté du prince, et une voix mutine cria d'un ton de bonne humeur.

— Madame, ma chère amie, voyez quel joli oiseau je reçois à l'instant de la part du cousin Maurice.

Et d'un seul saut elle se trouva au milieu de la chambre, portant une cage de filigrane doré où le plus charmant perroquet du monde marmotait ses patenôtres. Tout était arrangé si naturellement, que l'homme le plus soupçonneux y eut été pris. Le prince était à moitié caché par le rideau, Mellusine ne le voyait point, rien de plus facile à supposer. Lorsqu'elle fut

entrée, la glace en face d'elle le lui montra ; elle poussa une petite exclamation d'effroi et se retira vivement en arrière.

— Ah ! mon Dieu !

Madame de Platen riait toujours, M. de Groote s'était levé, le prince se jeta au-devant de la jeune fille et l'arrêta.

— Mademoiselle, restez, de grâce ; est-ce que je vous effraie ?

Elle baissa les yeux en rougissant comme une pensionnaire, et balbutia une réponse embarrassée, qui jouait la naïveté à s'y méprendre.

— Monseigneur, en cet état...

— Ah! charmante, charmante, adorable, mille fois plus belle qu'avec les plus belles parures; ne me privez pas du bonheur de vous voir ainsi, de ce bonheur que je demandais avec tant d'instance à la comtesse depuis au moins deux heures.

— Comment, monseigneur, moi! dit-elle.

— Vous, mademoiselle, vous la reine de la cour, vous qui méritez toutes les couronnes, et la Providence a été injuste de vous les refuser.

— Mais, monseigneur, à peine ai-je eu l'honneur de vous être présentée...

— Vous voir un instant, c'est vous aimer toute la vie.

Une jolie fille ainsi complimentée n'avait rien à répondre qu'à faire la révérence et à s'asseoir ; elle n'y manqua pas, elle prit la contenance la plus douce, la plus modeste qu'elle eut dans son arsenal ; il la regardait avec enivrement, ses yeux tombèrent par hasard sur le perroquet, qui lui rappela le cousin Maurice, et la jalousie que ce nom lui avait causée, il fronça le sourcil, et montrant l'oiseau d'un geste contraint :

— Vous avez là, mademoiselle, un charmant compagnon.

— En effet, monseigneur, il est très joli.

— Vous l'aimez bien, sans doute ?

— Oh ! oui.

— Sans doute aussi vous l'aimez pour celui qui vous l'a donné ?

— Oh ! oui, monseigneur, s'écria-t-elle comme entraînée malgré elle, puis se reprenant avec la retenue de toute jeune fille pudique :

— C'est-à-dire... c'est-à-dire... je l'aime, parce qu'il est joli.

— Et quel est donc ce cousin Maurice, assez heureux pour vous faire aimer ses présents ?

— C'est un ami d'enfance, un parent...

— Un fiancé, peut-être ?

Et cette question était pleine de tempête.

— Mon Dieu ! monseigneur, interrompit madame de Platen, voilà un interrogatoire bien fait pour intimider une personne de cet âge, je vous prie d'être assez bon pour en rester là. Si mademoiselle de Schulembourg a un fiancé, Votre Altesse a une épouse, vous n'avez point le droit de vous occuper l'un de l'autre, et il me semble que chez moi, en ma présence, nous avons à dire autre chose que cela.

— Me prenez-vous pour mon père, ma-

dame? répliqua le prince avec une nuance de hauteur, que vous me faites des leçons et que vous me croyez obligé de m'y soumettre?

— Je vous prenais pour un homme d'esprit, monseigneur, pour un homme qui sait tout entendre, et auquel on peut tout dire quand on est inspiré par un respectueux dévoûment. Croyez-en mon expérience, changeons de propos, il est des discours qu'il ne faut pas prolonger.

M. de Groote avait tout compris, tout deviné, il vit jour à fonder son avenir sur des bases au-dessus de son espérance, il n'en laissa pas échapper l'occasion. Pour une première séance, celle-ci était assez longue, il fallait emmener Georges, il se

décida à y tâcher, et, après beaucoup de tentatives infructueuses, il y parvint cependant. Le prince se leva éperdu, enivré, et, à cette première entrevue, il laissa voir à Mellusine tout l'empire qu'elle avait pris sur son cœur, il ne put retenir ses aveux, ses promesses, il se livra entièrement aux deux syrènes, qui n'eurent garde de l'accepter ainsi. Le meilleur moyen de dominer les gens est de repousser la domination qu'ils vous offrent.

En sortant de cette maison perfide, il dit à Ernest :

— Je laisse là le véritable trésor de mon âme, il me semble que maintenant je vais

cesser de respirer, ma vie s'arrêtera jusqu'à ce que je la revoie.

— Monseigneur, il faut vous contraindre, vous perdriez mademoiselle de Schulembourg, si on soupçonnait cette passion subite.

— Ai-je perdu madame de Busche, monsieur? et, si je la perdais en effet, ne me reste-t-il pas assez de puissance pour la sauver?

Tout l'avenir de la maison de Hanovre était dans ces mots.

VIII

Amadis et Galaor.

Pendant ce temps, Philippe, en quittant le Hanovre, s'était rendu directement à la cour de Saxe. L'électeur et son fils avaient une grande réputation en Europe, surtout le prince Frédéric-Auguste, dont l'intelli-

gence, la force, la beauté et l'amour du plaisir occupaient les trompettes de la renommée. Le lendemain même du jour où il arriva à Dresde, le comte de Kœnisgmarck lui fut présenté, et, sur-le-champ, au premier coup d'œil, il s'établit entre eux une vive sympathie.

Le prince l'engagea à venir souvent, le mit de ses particuliers, de ses chasses, de ses soupers et de ses exercices d'Hercule, où, pour la première fois, il trouva un lutteur digne de lui. Ce trait lui gagna le cœur, et, après un coup de poing magistral donné à un seigneur, qui se targuait de bravoure, il déclara le comte de Kœnisgmarck son ami à la vie et à la mort.

Philippe était triste encore de ses amours découronnées, il fuyait le monde, il fuyait surtout la société des femmes, ce dont toutes se plaignaient. Son beau visage, sa tournure martiale et gracieuse attiraient les regards des belles, et lui valaient des suffrages bien flatteurs. Le prince et ses amis le lui répétaient, il n'en tenait compte, et semblait les mépriser. Enfin, Frédéric-Auguste, étonné d'une pareille conduite, lui en demanda l'explication.

— Il faut que vous ayez un grand chagrin ou un grand amour, Philippe.

— J'ai l'un et l'autre, j'ai plus encore.

— Vous avez plus encore!

— Oui, j'ai deux amours.

— Oh! deux amours! s'écria le prince, en éclatant de rire, c'est plus facile à guérir qu'un seul.

— Non, mon prince, car ces deux amours ne forment qu'un seul chagrin.

— Racontez-moi ça, je vous en prie.

Philippe ne demandait pas mieux. La discrétion n'était pas la vertu favorite des jeunes seigneurs de cette époque. Il confia tout au prince, sa double passion pour Dorothée et pour Nisida, il lui fit de toutes deux un portrait enchanteur, bien que véritable, et lui demanda ensuite s'il n'eût pas

fait comme lui, et s'il n'eût pas adoré deux créatures aussi parfaites.

— Comment choisir, en effet?

— Elles vous aimaient toutes deux?

— Hélas! oui, monseigneur, voyez la bizarrerie! j'aimais toujours celle qui semblait m'aimer le moins.

— A présent, vous adorez la princesse Dorothée, n'est-ce pas?

— Je l'adore à ce point de rêver toutes les extravagances pour la posséder.

— Et Nisida?

— Pauvre Nisida! quel cœur! celle-là je

n'ai qu'un mot à prononcer, et elle ne reculera devant aucun sacrifice; c'est un ange de dévoûment et de tendresse.

— Aussi, vous l'aimez moins, n'est-ce pas?

— Je ne sais, j'ignore, mon cœur est un chaos que je ne puis débrouiller.

— Nous le débrouillerons, soyez tranquille, et, si vous consentez à vous laisser guider par moi, d'ici à bien peu de temps, je vous garantis de vous délivrer de vos deux amours et de votre chagrin.

— Puissiez-vous dire vrai! que faut-il faire?

— Presque rien, me suivre. Pour commencer, on soupe ce soir à Maritzbourg, vous en êtes.

— Monseigneur...

— Vous en êtes, il le faut, c'est ma première ordonnance.

— J'obéirai.

— La compagnie y sera bonne et choisie, je vous en réponds, et, si vous n'oubliez pas pendant quelques heures, c'est que vous serez incurable.

— J'essaierai.

— Ce n'est pas tout. Je compte parcourir

l'Europe avant de me fixer dans cette ville de Dresde, dans cet électorat de Saxe, que je suis condamné à gouverner un jour; je veux connaître les autres pays, je veux demander à ma jeunesse tout ce qu'elle pourra m'offrir, je veux, enfin, me créer des souvenirs brillants et ineffaçables, vous me suivrez.

— C'est trop d'honneur, monsieur, pour pouvoir être refusé.

— Eh bien! c'est convenu, la cure commence ce soir.

Elle commença et n'obtint, pour ce premier jour, que de faibles résultats. Philippe eut quelque peine à s'accoutumer à ce nou-

veau langage, à ces amours faciles, à ces plaisanteries élégantes, mais libres, les séduisantes femmes qui l'entouraient lui faisaient peur. On se moqua de lui, il n'en tint compte, il laissa dire et conserva sa contenance timide. Le prince en rit tout le premier, mais il demanda l'indulgence pour son élève, et assura qu'à la première occasion on en serait entièrement satisfait.

— A peine un mois s'était écoulé que Philippe n'était plus reconnaissable. Il se moqua de lui-même bien plus fort que les autres ne s'en étaient moqué jusque-là. Le prince lui-même ne le surpassait ni en hardiesse, ni en amour du plaisir. Sa beauté lui assura de faciles conquêtes que son

esprit et son courage lui conservèrent et jamais plus brillantes aventures n'occupèrent les imaginations avec plus de justesse.

Bientôt ce petit théâtre de Dresde, lui sembla trop étroit, bientôt il sentit le besoin d'étendre ses ailes et il se mit à tourmenter son auguste ami, pour en obtenir de hâter leur départ, dont celui-ci était au moins aussi pressé que lui. Enfin l'électeur donna son consentement et ils se mirent en route accompagnés d'une suite convenable, sans être trop brillante et sans gêner les jouissances de l'incognito.

Il n'est pas de notre sujet de raconter ces voyages, pendant lesquels l'un et l'autre

ami entassaient des aventures nombreuses, mais presque semblables à celles qu'on a déjà lues partout des passions en poste, des dangers vaincus, des rivaux écartés, des duels, des enlèvements, enfin tout ce que l'imagination des romanciers a pris dans les réalités de la vie. Philippe en ces quelques années devint un don Juan parfait, il passa même son premier maître et alla plus loin que lui dans la carrière; de temps en temps Frédéric-Auguste lui disait:

— Eh! bien, mon remède est-il bon? les amours sont-ils guéris?

Il soupirait bien un peu quelquefois, ensuite il répondait:

— Oui, mon prince, oui, ils sont passés, cependant je ne puis oublier Nisida, c'est le seul lien qui me rattache encore au passé de ma candide jeunesse. Je ne lui écris guère, elle ne m'obsède point de ses lettres et pourtant je sais qu'elle m'aime toujours, je sais que je la retrouverai la même qu'au moment de la séparation et je me repose sur cette pensée, elle me fait du bien.

— Avez-vous le désir de la revoir?

— Ce serait pour moi un grand bonheur.

— Où est-elle maintenant?

— Dans une ville que nous devons visiter bientôt, à Vienne.

— Nous l'y retrouverons. je serai charmé de la connaître, n'est-elle pas avec madame la comtesse de Kœnigsmarck et mesdemoiselles vos sœurs ?

— Oui monsieur.

— On vante partout leurs charmes. La comtesse Aurore surtout est une merveille.

— Cela est vrai, monseigneur, ma sœur est une véritable beauté.

Ces entretiens se renouvelaient souvent. Le prince électoral éprouvait un se-

cret plaisir à causer de la belle Aurore, et souvent il parlait de Nisida pour parler d'elle ensuite sans avoir l'air d'y songer. Il rapprochait insensiblement son départ pour Vienne, il en vint même à trouver étrange de n'y être point allé encore.

— Je ne sais pourquoi nous n'avons pas commencé par là, dit-il à Philippe, notre première visite devait être pour l'empereur.

— Allons-y donc! Le cœur me bat à la pensée de revoir Nisida, comment la retrouverai-je?

— Infidèle peut-être.

— Ah! vous ne connaissez pas Nisida, monseigneur !

— Le singulier nom que celui-là ! c'est un nom de ville, ou de promontoire, ou d'île, ce n'est point un nom de femme. Il y a un mystere en tout ceci, et nul ne sait de qui elle est fille ?

— M. de Lagardère seulement, c'est un secret qu'il garde bien, il le cache à ma mère, il le cache à Nisida, elle-même. Cependant cette mère inconnue lui écrit quelquefois.

— Et la pauvre mademoiselle de Rezoffen n'est pas possédée d'un désir perpétuel de la connaître !

— Monseigneur ne me prenez pas pour un avantageux et permettez-moi de vous le dire, Nisida n'est préoccupée que de notre amour.

— Ah! l'heureux coquin! je donnerais toutes les couronnes électorales pour en pouvoir dire autant d'une personne que je sais.

Ils étaient alors en Italie; avant d'aller à Vienne, Philippe eut vivement désiré faire une pointe en Hanovre, pour essayer encore de toucher la princesse, mais il n'osa point l'avouer à Frédéric-Auguste, par orgueil. Aller chercher un échec lui semblait trop cruel, il craignait les raille-

ries du prince et celui-ci ne les lui eut pas épargnées.

Enfin ils se mirent en route : au moment de monter en carrosse, un laquais de Philippe lui présenta son courrier, et parmi les nombreuses lettres de tous les pays il s'en trouvait deux qui répondaient à sa pensée secrète, et qui attirèrent particulièrement son attention, l'une était datée de Hanovre et contenait ceci :

« — Si Philippe de Kœnigsmarck n'a pas
» oublié un ancien ami, si ses sentiments
» n'ont point changé, si ses désirs sont
» toujours les mêmes il pourrait mainte-
» nant essayer de réussir où il a échoué
» autrefois, il est très probable qu'il n'aurait

» plus les mêmes refus à essuyer ; s'il veut en
» savoir davantage qu'il écrive à son ami et
» tous les renseignements lui seront en-
» voyés sûrement. »

Point de signature, un mystère, il n'en fallait pas davantage pour piquer la curiosité et exciter l'imagination du jeune homme. Il pensa naturellement à Ernest de Groote bien que ce ne fut pas son écriture et quant à la réussite qu'on lui promettait il ne pouvait être question que de Dorothée. Il en eut presque un éblouissement non pas que son amour fut le même, il n'était plus susceptible maintenant d'une passion semblable, mais l'idée de se venger, l'idée de dominer celle qui l'avait oublié si vite, de la

soumettre pour l'oublier à son tour, faisait battre son cœur de joie et d'orgueil.

— Nous allons songer à cela en route, se dit-il et aviser au meilleur moyen de parvenir. Voyons maintenant la pauvre Nisida.

« — Je suis à la veille d'un grand événe-
» ment dans ma vie, lui disait-elle, je vais
» voir ma mère et la connaître ; j'ai voulu
» vous le dire, mon ami, afin que vous ne
» l'appreniez pas par un autre et que vous
» sachiez bien que, malgré tout, vous êtes
» encore le premier sentiment et le pre-
» mier intérêt de ma vie. Je suis encore et
» toujours disposée à tout sacrifier à votre

» bonheur ; ma mère en sera instruite s'il le
» faut, mais jamais, jamais, entendez-vous,
» Philippe ? le cœur de Nisida n'appartien-
» dra qu'à vous. »

Elle lui racontait ensuite l'entrevue de Saint-Stephan, le rendez-vous pris dont le jour approchait et les craintes qu'elle ne pouvait s'empêcher de concevoir à cet égard.

« Je suis bien décidée à ne point quitter
» l'église ou du moins la ville de Vienne,
» ma mère a peut-être le projet de m'en-
» lever, aussi secrètement qu'elle m'a en-
» voyée à Agathembourg, je crois qu'elle
» aime les surprises, mais cette fois je suis
» d'âge à les diriger. Vous me faites espérer

» votre arrivée, je voudrais vous voir avant
» le moment décisif. »

D'après les calculs des deux jeunes gens ils devaient arriver à Vienne le jour même de cette grande entrevue, et ils résolurent de se hâter pour donner à Nisida, la joie qu'elle attendait d'eux.

X

Une épopée.

Le comte Charles-Jean s'embarqua pour Malte, suivi de Bontemps, au jour fixé par le grand-maître. Ce fut le premier moment de joie qu'il éprouva depuis le départ de madame de Bouillon. A mesure

qu'il s'éloignait de la France et qu'il s'approchait de l'île Belliqueuse, il respirait plus facilement, il laissait derrière lui la préoccupation de son cœur, pour ne plus songer qu'à la gloire. En apercevant ce rocher, ce rempart formidable de la foi chrétienne contre les infidèles, il le montra du doigt à son serviteur, et celui-ci lui répondit par un de ces mots, de tout temps l'apanage du soldat français, dans lesquels on retrouve le courage, l'esprit et le sans-gêne de notre nation.

Il fut reçu au port par un des premiers dignitaires de l'ordre, envoyé au-devant de lui au nom du grand-maître, et bon nombre de chevaliers se présentèrent pour

lui faire les honneurs. On avait beaucoup parlé des Kœnisgmarck, leur beauté, leur valeur, étaient aussi célèbres que leurs aventures. L'île de Malte contenait alors l'élite de la chevalerie et de l'Europe. Charles-Jean fut entouré, fêté par elle, et conduit comme en triomphe au palais. En les entendant discourir, en voyant ces remparts inexpugnables, le luxe et la puissance dont ces soldats du Christ s'entouraient, le comte leur dit en riant :

— Par ma foi! messieurs, si j'étais catholique, je ne sortirais jamais d'ici ; il n'y a pas de cour, si brillante qu'elle soit, qui vaille la vie que vous y menez.

Aussitôt qu'il fut annoncé au grand-

maître, celui-ci donna l'ordre de l'introduire et l'accueillit avec une distinction marquée.

— Monseigneur! lui dit-il, je viens vous demander une place à bord de vos galères, il n'est pas de lieu au monde où je désire davantage être admis.

— Monsieur le comte, c'est un honneur pour la religion de Malte que de vous y recevoir, et nous tâcherons que vous ne songiez pas à nous quitter de longtemps.

— Quand pourrai-je combattre ?

— Grâce au ciel, monsieur, les infidèles ne sont pas sous nos murailles, et il vous faudra les aller chercher.

— Où cela?

— Sur les mers qu'ils infestent.

— Bientôt?

— Dès demain si vous ne tenez pas à prendre un peu de repos.

— Du repos! pourquoi faire? lorsqu'on veut se reposer, on ne vient pas servir sous les ordres de Votre Altesse révérendissime.

— Parlez-vous tout de bon? demanda le grand-maître en souriant.

— En pouvez-vous douter, monseigneur?

— Mais nous aurions voulu vous conserver quelque temps en notre palais, vous

accueillir suivant votre mérite, vous laisser un peu remettre des fatigues de la mer.

— Monseigneur, je suis d'une race infatigable, et quant à vos bontés, quant à votre hospitalité généreuse, j'en jouirai à mon retour lorsque je les aurai méritées.

— Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, monsieur le comte, apprenez donc ceci : un corsaire de Tanger a ravagé les côtes de la Sicile et de la Calabre, les habitants désolés ont envoyé ici un brigantin en toute hâte, pour nous conjurer de lui donner la chasse avant qu'il fut retourné dans son aire, avec ses prisonniers et son butin, car il dévaste encore les bords de l'Adriatique. Nous en sommes instruits depuis hier, de-

main deux galères prendront la mer et le joindront certainement avant qu'il soit peu. Voulez-vous être du voyage ?

— De grand cœur, monseigneur, ce sont des parties semblables que je suis venu chercher de si loin. Quand dois-je être à bord ?

— Ce soir si vous le voulez, dès l'aube du jour on partira, vous souperez avec nous, ensuite on vous conduira à celle des deux galères qui vous conviendra le mieux, vous en verrez les commandants, d'ici là faites-moi l'honneur d'accepter l'hospitalité de quelques heures, j'en serai vivement reconnaissant.

Charles Jean passa une soirée selon ses goûts au milieu de cette milice guerrière, les faits d'armes furent brillamment racontés, et la gaîté intarissable des jeunes chevaliers dissipa un peu sa mélancolie. Bontemps fit la joie de l'office, les laquais du palais et les frères servants le virent partir avec un profond regret, et plusieurs d'entre eux l'eussent volontiers accompagné si les réglements sévères de la maison de Son Altesse avaient pu le permettre.

Il monta sur la galère, à la suite de son maître, bien lesté de corps et d'esprit, disposé à combattre ou à dormir selon la circonstance. Le comte choisit celui des deux navires qui devait marcher en avant, pour être plus sûr de rencontrer l'ennemi.

Son enthousiasme entraînait celui des chevaliers et des soldats, déjà si valeureux et si ardents. Jamais croisade ne partit avec plus de zèle et de conviction.

Le pavillon de Malte était sur ces mers respecté de tous et la terreur des infidèles. Les chevaliers connaissaient, par une grande expérience, les habitudes de ces forbans, et ils n'eurent pas cherché deux jours qu'ils aperçurent dans le lointain les voiles et les mâts des pirates. Ce fut un hourra général, mais le comte, plus que personne, se montra joyeux et empressé.

— Les voilà! les voilà! nous allons voir s'ils emportent chez eux les dépouilles des

chrétiens, et si le pavillon de Malte devra s'abaisser devant ces misérables, disait derrière lui un jeune novice.

— Le pavillon de Malte s'abaisser! monsieur, s'écria le comte, je me jeterais plutôt à la mer en le prenant pour linceul. Nous allons couler bas ce coquin, je ne demande qu'une chose, c'est l'honneur de monter le premier à l'abordage, car c'est ainsi qu'on se bat chez vous, n'est-il pas vrai ?

— Toujours, monsieur le comte.

— Deux places alors au premier rang, s'il vous plaît. J'ai un valet qui ne m'a pas suivi pour autre chose. C'est un Français, messieurs, un bon catholique, lui, auquel

vous pourrez donner l'absolution avant de lui laisser prendre un mousquet.

Bontemps, favori de l'équipage, comme il l'était de tous ceux que charmait sa joyeuse humeur, se tenait derrière son maître, et salua très humblement, comme pour approuver la demande.

— N'est-il pas vrai, Bontemps! continua le jeune homme, et n'ai-je pas bien interprété ta pensée?

— Vrai de tout point, monsieur le comte. J'ai quitté Paris, la France, mon roi, M. le chevalier du guet, même ma femme, pour arriver au moment où nous sommes, et je suis déjà payé de ces sacrifices-là par la vue

de notre proie. Il ne nous échappera pas, je l'espère, pour moi, j'en veux emporter un morceau à M. le comte Othon, afin qu'il ne se console point de nous avoir laissé seuls. Et pourquoi faire encore? pour se marier !

Le mouvement d'horreur dont il accompagna ces paroles en révéla toute la portée.

— Que ne se faisait-il chevalier de Malte, n'est-ce pas, Bontemps ? dit le commandant.

— Hélas! monsieur, cela est impossible, M. le comte, sauf le respect que je lui dois, n'est pas autre chose qu'un parpaillot !

— Assez, interrompit Charles-Jean, rou-

gissant de colère, tu abuses de la liberté, drôle, un mot de plus et je te fais jeter à fond de cale, tu ne verras le combat qu'avec les poissons.

Cependant le corsaire, en apercevant la croix blanche sur fond de gueule, comprit bien vite à quel ennemi il allait avoir affaire et quels dangers le menaçaient. La mer était calme comme un lac, la chaleur insupportable, le bâtiment trop chargé d'hommes et de butin, manquait d'eau et de provisions de bouche. Sa position, déjà si critique, lui fit doublement craindre une rencontre avec de si redoutables ennemis. Les prisonniers enchaînés gisaient pêle-mêle à fond de cale, autant qu'on avait pu en entasser. Les autres étaient avec les femmes

et les marchandises sur le pont, et tous succombaient à la faim, à la soif, à l'ardeur du soleil, beaucoup mouraient, on les jetait sans cérémonie dans la mer, et sans autre préliminaire que de les dépouiller du peu de vêtements qu'on leur avait laissés.

Le chef comprit à merveille ce qui allait arriver de tout ceci, mais c'était un homme intrépide, que rien ne pouvait abattre, il résolut de se défendre envers et contre tous, de sauver son butin ou de périr. Il prit, en conséquence, ses dispositions, déblaya le pont autant que cela fut possible, ce qui augmenta d'autant les souffrances des malheureux captifs.

— Maintenant, dit-il à son équipage, at-

tendons ces chiens, et voyons ce qu'ils sauront faire.

Il n'attendit pas longtemps. Les deux galères arrivaient sur lui comme la tempête. Les chrétiens enchaînés poussaient des cris vers le ciel, leurs geôliers les frappaient pour leur imposer silence, au même instant, les crampons se jettent, et le comte de Kœnisgmarck, impatient, se précipite à l'abordage, l'épée nue à la main. Ce n'était pas l'affaire du Barbaresque, ils espéraient tenir tête à l'ennemi en l'éloignant par un feu bien nourri, mais, à l'abordage, l'équipage chrétien avait contre lui des avantages immenses qu'il voulait, avant tout, écarter. L'ordre était donné d'avance, et le bâtiment s'écarta, par une manœuvre prompte, de

celui qui le touchait, l'imprudent jeune homme se trouva ainsi seul en équilibre sur le bord du vaisseau ennemi, accroché à un câble de la main gauche, tandis que, de la droite, il commençait à combattre, appelant à lui les pirates, les menaces à la bouche et l'œil étincelant.

Tous se ruèrent sur lui pour le repousser dans l'abîme, et il résistait néanmoins, lorsqu'un d'eux plus intelligent ou plus cruel, d'un coup de son sabre, coupa le câble protecteur, et lança l'aventurier dans les ondes.

A cette époque, on le sait, on portait encore à la guerre une demi-armure, moins lourde que celles des anciens preux, mais

assez embarrassante néanmoins pour gêner les mouvements d'un nageur. Aussi les deux équipages, dont les yeux étaient fixés sur le hardi chevalier, poussèrent-ils en même temps des cris de triomphe et de détresse, quand ils le virent disparaître. Bontemps s'arrachait les cheveux et voulait se précipiter après lui, on eut beaucoup de peine à le retenir, chacun, sur les galères de Malte, déplorait le sort du jeune héros, lorsque, tout à coup, des hurlements terribles retentissent à l'arrière du bâtiment, dont la seconde galère s'était approchée à son tour.

Un homme, ruisselant d'eau, s'accrochait au bord, le sabre aux dents, en criant aux Chrétiens de le suivre, c'était Kœnisgmarck,

reparaissant, comme par enchantement, plus intrépide que jamais.

A son aspect, les infidèles, frappés de terreur, commencèrent à lâcher pied, ils se crurent environnés de toutes parts, et les chevaliers, en effet, revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur. Le comte mit, le premier, le pied sur le corsaire. Il distribua autour de lui des horions à la manière de sa famille, et, chacun de ses coups, faisait une blessure mortelle. Le pêle-mêle était complet, de tous côtés, les chevaliers, les servants, les soldats accouraient à l'abordage, sans pouvoir cependant fixer les crampons assez solidement. Bontemps et ses compagnons se désolaient, quelques efforts encore cependant et ils en

venaient à bout, lorsque le sarrazin, au désespoir, décidé à mourir plutôt que de se rendre, descendit à la sainte-barbe, et mit froidement le feu aux poudres. L'explosion fut terrible, le navire sauta comme une fusée, amis et ennemis furent lancés dans les airs. Ce moment fut épouvantable; celle des deux galères qui touchait de près le vaisseau turc, ressentit une commotion épouvantable, et fut presque coulée à fond, mais l'autre, beaucoup plus éloignée, n'éprouva qu'un faible dommage, et, le premier moment passé, on mit les chaloupes à la mer pour chercher à sauver quelques victimes.

Pour cette fois, on crut bien que c'en était fait du comte de Kœnisgmarck.

— Je l'ai vu sauter comme un marron à cent pieds en l'air, répétait le désolé Bontemps, mon Dieu ! faut-il que je ne l'aie pas suivi, faut-il que, sans moi, il soit monté deux fois sur ce vaisseau de malheur, où je n'ai pu l'accompagner ! que devenir maintenant sans mon noble maître, et quelle honte de ne pas être mort à ses côtés !

Pendant ce temps les chaloupes croisaient et ramassaient les malheureux échappés, par une espèce de miracle, à cette épouvantable catastrophe. Le combat avait eu lieu assez près de l'île de Zanthe pour que l'on pût facilement joindre la côte et y chercher des secours. Un frère servant aperçut au milieu des vagues un homme qui

se débattait et le montrant à l'officier, il ajouta qu'il avait cru reconnaître le comte de Kœnisgmarck.

— Le comte de Kœnisgmarck ! il serait encore vivant et échappé à ce danger ! C'est impossible. Voyons néanmoins.

On vogua vers ce malheureux, qui cherchait à se rapprocher lui-même, autant que ses forces le lui permettaient. On le saisit au moment où il perdait connaissance, épuisé par le sang de ses blessures, par la fatigue, par le poids de ses armes, et lorsqu'il fut remonté à bord, chacun le reconnut, c'était bien le comte de Kœnisgmarck!

Ce que nous racontons et qui ressemble

beaucoup aux romans de chevalerie, où les héros se faisaient recoller après un coup de sabre qui les fendait en deux parties, est cependant l'exacte vérité. C'est incroyable, mais c'est positif. Le comte Charles-Jean fut ainsi repêché après l'explosion du corsaire et survécut presque seul à cette catastrophe. Transporté à bord de la galère, il y fut reçu avec un enthousiasme dont rien n'approche. On le descendit dans la meilleure chambre et on l'entoura des soins les plus empressés. Bontemps s'établit auprès de lui et ne souffrit pas que personne s'en écartât. On descendit à terre, pour y chercher les remèdes nécessaires, et tel fut le sentiment inspiré par ce jeune héros à ses frères d'armes, que nul ne s'oc-

cupa des pertes qu'on avait faites, le commandeur dit aux chevaliers :

— Messieurs, nous devons à l'ordre, nous devons à notre propre gloire, nous devons à la reconnaissance, de ne pas retourner à Malte sans M. de Kœnisgmarck, Son Altesse ne nous le pardonnerait pas.

La galère jeta l'ancre dans le port, et pendant qu'on guérissait Charles-Jean, on radoubait celle qui avait tant souffert, pour la mettre en état de retourner à Malte. Ces deux occupations demandèrent plus de deux mois, mais dès les premiers jours on dépêcha au grand maître une félouque napolitaine pour lui apprendre l'événement et prendre ses ordres. Le

prince la renvoya aussitôt avec sa propre cavatille pour prendre le comte de Kœnisgmarck aussitôt que sa santé lui permettrait de partir. Ce jour arrivé, bien que faible encore, il fut transporté à bord, il désirait vivement passer sa convalescence au milieu des chevaliers, sur ce rocher héroïque, témoin de tant d'exploits et de hauts faits d'armes.

Le grand maître alla lui-même le recevoir au rivage, honneur insigne, qu'il faisait à peine aux souverains, et lorsqu'il l'aperçut pâle, se soutenant à peine, appuyé sur deux écuyers, il s'avança vers lui, le prit dans ses bras et l'embrassa avec la tendresse d'un père.

— Monsieur le comte, lui dit-il, votre noble maison, l'Europe entière ont le droit d'être justement fiers de votre valeur. mais l'ordre de Malte, surtout, sous la bannière duquel vous avez gagné tant de gloire, ne saurait manquer de vous en offrir la récompense. Par décision prise en chapitre assemblé sous ma présidence, le conseil de l'ordre a décidé qu'on ferait pour vous une chose sans exemple et sans précédent jusqu'ici, une chose contraire aux statuts fondamentaux de la religion de Malte, mais dont nous croyons pouvoir nous honorer néanmoins. Nous vous offrons la croix de Saint-Jean-de-Jérusalem, en vous exemptant du serment et des vœux obligatoires, que votre croyance vous interdit. Nous se-

rons heureux, nous serons orgueilleux même de la voir sur votre poitrine et je vous demande la permission de l'attacher moi-même.

Charles-Jean fut profondément touché de l'honneur qu'on lui offrait. C'était en effet le plus grand qu'il put espérer, car la première loi de l'ordre était de n'y admettre que des catholiques. Il fallait que son action fut bien prisée pour en faire dévier le conseil suprême. Il reçut solennellement la croix dans l'église de Saint-Jean, à Malte, des mains du grand maître, aux acclamations de la population entière et surtout des chevaliers, si justes appréciateurs de la vaillance et du courage.

X

La Providence.

Pendant le mois qui s'écoula entre les deux entrevues, Nisida et Aurore ne cessèrent de s'entretenir de ce qu'elles avaient entendu... Wilhelmine, qui vivait davantage avec sa mère qu'avec elles, les gênait

néanmoins, et dès qu'elle se trouvait en tiers, la conversation, si animée en son absence, languissait et mourait sur-le-champ. Nisida, très résolue à se rendre au lieu désigné, n'y voulait point être accompagnée d'Aurore, dans l'idée qu'un danger quelconque la menaçait peut-être, et celle-ci, au contraire, s'obstinait à la suivre.

— J'irai avec vous, comme la première fois, sous le même déguisement, j'y veux aller, il y va de l'honneur de ma maison, je parlerai à votre mère, je lui apprendrai que les Kœnisgmarck ne sont point capables de ce dont on les accuse. Si elle avait sur nous ces pensées, pourquoi nous rendre dépositaires de sa fille? Je ne puis accepter cet

affront, je ne le dévorerai pas sans me plaindre, mes nobles frères et ma mère attaqués ainsi !

— Mais si on m'enlève, si on m'emmène malgré moi, que deviendrez-vous ?

— On nous enlèvera toutes deux. D'ailleurs, nous serons plus fortes réunies que séparées, et je vous le jure, on ne m'arrachera pas de l'église sans que je me fasse entendre de façon à leur donner de l'embarras. N'est-il pas convenu d'abord que vous n'en sortirez pas volontairement ?

— Sans doute.

— Eh bien ?

— Mais votre mère! votre mère!

— Ma mère, si elle était prévenue, y voudrait aller elle-même, je vous en réponds. D'ailleurs nous lui laisserons une lettre qui l'avertira de tout.

Ces discussions se renouvelaient chaque jour et plusieurs fois. Nisida en vint même jusqu'à douter si elle se rendrait au rendez-vous, tant une crainte involontaire lui faisait redouter pour son amie un danger imprévu.

— Si vous vous obstinez à me suivre encore, je resterai au logis. Rappelez-vous donc combien il m'est défendu de rien con-

fier à votre famille; si on découvre qui vous êtes, que vous savez tout, on se vengera.

— Je me défendrai. Mais vous vous faites des chimères inutiles, rien de tout cela n'arrivera.

La veille de ce jour mémorable, les salons de la comtesse étaient plus brillants que de coutume. Le comte Pamphili occupait son poste ordinaire, dans un coin reculé. Il ne prononçait pas un mot, et ses yeux ne quittaient pas Nisida, que ses sombres regards gênaient malgré elle.

— Mon Dieu! ma chère, lui disait Aurore, quel terrible amoureux vous avez là! savez-vous qu'il est effrayant?

Elles en riaient néanmoins. La jeunesse rit de tout. Le comte s'en aperçut, et ses sourcils se froncèrent quelquefois d'une manière terrible. Avant de quitter sa place, dont il sortit le dernier, il se retourna vers les deux amies et leur fit un salut ironique, qu'elles ne remarquèrent point, mais qu'elles se rappelèrent ensuite.

Il était question déjà du mariage de Wilhelmine avec le comte de Levenhaupt. Cette raison seule d'abord et l'annonce de l'arrivée de Philippe ensuite avaient prolongé leur séjour à Vienne, elles devaient retourner à Agathembourg, où des affaires importantes appelaient madame de Kœnisgmarck. Cette arrivée de Philippe les occu-

pait fort. Nisida se félicitait de lui avoir écrit ce qui arrivait, de l'avoir prévenu, elle l'attendait à chaque instant.

— Il va venir, il vient, j'en suis sûre, disait-elle, je le verrai avant cette grande aventure; et il veillera sur nous de loin, je ne craindrai rien s'il est ici.

La nuit entière, elle ne dormit pas; dès l'aube, elle était à la fenêtre, écoutant, suivant du regard tous les carrosses, tous les chevaux, tous les piétons même.

— Si je ne le vois point aujourd'hui, mon Philippe, je ne le verrai peut-être plus, mon Dieu! Ah! jamais on ne m'emportera vivante, ou plutôt je n'irai pas, non, je n'irai pas.

Flottant d'irrésolutions en irrésolutions, lorsque le soir fut arrivé, il est probable que sans les supplications d'Aurore elle fut restée au logis. Leur excursion devint d'ailleurs plus difficile cette fois-ci que l'autre, madame de Kœnisgmarck et Wilhelmine n'étaient point sorties; elles attendaient Philippe et trouveraient au moins étrange qu'elles ne l'attendissent pas aussi. Comment faire? leur imagination s'épuisa en expédients, lorsque le hasard vint à leur secours. L'envoyé de Saxe vint à l'hôtel de Kœnisgmarck, porteur d'une dépêche de Frédéric-Auguste, annonçant que Son Altesse désirait trouver la comtesse chez lui à son arrivée, pour mettre elle-même Philippe entre ses bras. Cette invitation en ca-

chait une autre, qu'il n'osait point exprimer, L'espoir de voir la belle Aurore, de juger par lui-même de cette perfection tant vantée, lui dicta cette attention à laquelle madame de Kœnisgmarck fut très sensible et qu'elle regarda comme une grande preuve d'amitié pour son fils.

— Et quand attendez-vous Son Altesse Électorale, monsieur ?

— Ce soir même, madame, le courrier qui les précède est déjà arrivé.

— Il faut donc vous suivre immédiatement ?

— Si vous le voulez bien.

— Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas ? dit-elle aux jeunes filles qui l'écoutaient.

— En doutez-vous, madame ; répliqua vivement l'aînée.

— Quant à moi je reste, ajouta Nisida, qui voyait dans cette circonstance un moyen d'éviter à Aurore cette entrevue qu'elle craignait tant.

Mais celle-ci se rapprocha vivement d'elle et s'écria qu'elle ne la laisserait pas seule.

— Quoi ! vous n'irez pas voir votre frère, Aurore, quoi ! vous lui ferez ce chagrin-là !

— Il m'en saura très bon gré au con-

traire, je n'en doute point, madame ; Nisida a besoin de moi.

La présence de l'ambassadeur empêcha le discours d'aller plus loin, mais la comtesse était visiblement contrariée.

— Nous vous retrouverons donc au retour?

— Sans doute, ma mère.

Madame de Kœnigsmarck connaissait les sentiments de Nisida et comprit la retenue qui l'empêchait de la suivre. Elle comprenait à merveille que la présence des étrangers la gênait dans cette première entrevue, et l'affection d'Aurore pour sa

compagne expliquait jusqu'à un certain point son désir de ne la pas quitter. Elle les embrassa toutes deux, en ajoutant qu'elle leur ramènerait bientôt Philippe, et monta en carrosse avec sa fille aînée dont le caractère sérieux se rapprochait plus d'elle que celui d'Aurore, toujours aussi vive, aussi irréflechie que dans son enfance.

Restées seules les jeunes filles se préparèrent à leur pêlerinage. Aurore eut bientôt revêtu son costume de suivante, Nisida se couvrit d'un voile, mais avant de partir, elle hésita encore.

— Vous le voulez, Aurore, dit-elle, mon cœur est sombre, je ne sais pourquoi il me

semble qu'un malheur me menace. J'ai envie de rester ici.

— Restons! Cependant.....

— Et si Philippe arrive pendant notre absence, que croira-t-il? que lui dirons-nous?

— Nous lui dirons tout, puisqu'il le sait. Vous l'oubliez donc, Nisida.

— C'est vrai, je ne sais plus ni ce que je dis, ni à peine ce que je pense.

— Et si vous n'allez point à ce rendez-vous votre mère s'irritera, elle vous réclamera peut-être. Madame de Kœnisgmarck n'a pas les mêmes idées que vous, elle vous

rendra sur-le-champ, soyez-en sûre, elle ne vous gardera pas une heure dans sa maison après que vous aurez cessé de lui être confiée, vous connaissez sa stricte exactitude.

— C'est vrai.

— Au lieu qu'en voyant votre mère, vous vous entendrez avec elle, ce ne peut-être un monstre après tout, nous n'avons pas de crime à redouter, et ma présence qui vous déplaît tant, empêchera toute violence, au contraire. Et puis, qui sait quels événements heureux cette entrevue peut amener! venez donc, décidons-nous, voici l'heure.

— Vous le voulez, Aurore; puissions-nous ne nous en point repentir !

Elles partirent, avec les mêmes précautions que la première fois, et trouvèrent comme la première fois l'église déserte et sombre. Auprès du septième pilier le même homme les attendait, enveloppé dans son manteau. En les voyant de loin il poussa un soupir d'allégement, car elles étaient en retard et il commençait à craindre qu'elles ne manquassent à leur engagement.

Elles passèrent auprès de lui, sans avoir l'air de le remarquer, et se mirent en prières ; il ne les dérangea pas, mais en se relevant elles trouvèrent la grille de la chapelle ouverte, et il les invita du geste à y

entrer. Nisida passa la première, toute émue et toute hésitante qu'elle fut, un petit cierge tremblotant brûlait auprès d'une image, elle s'en approcha, comme pour se mettre sous sa protection.

— Vous allez me suivre, mademoiselle, dit l'homme d'une voix émue.

— Où me conduisez-vous ?

— Près de votre illustre mère.

— Est-elle à Vienne ?

— Oui.

— Loin d'ici ?

— Non.

— C'est que je dois vous prévenir, monsieur, que sous aucun prétexte, je ne consentirai à sortir des remparts.

— Vous n'en sortirez pas.

— Un instant encore ! ma suivante m'accompagnera.

— J'y consens.

— Et quelle preuve avez-vous de votre mission ?

— Celle-ci. Lisez.

Nisida prit une lettre, qu'il lui présenta toute ouverte, elle lut :

« Vous suivrez le porteur de la pré-

» sente, si vous m'aimez et si vous voulez
» m'obéir. Je vous attends. »

— Cette lettre est sans date et sans signature, reprit la jeune fille, l'examinant en tous sens.

— L'écriture vous est connue?

— Il est vrai.

— Cela doit vous suffire alors.

— Il est vrai, pourtant....

— Hâtons-nous, le temps presse.

— Allons donc, puisqu'il le faut

Elle se dirigeait vers la grille lorsqu'il l'arrêta.

— Par ici, dit-il, nous sortirons plus vite et plus facilement, l'église est fermée.

— Mais votre homme de l'autre jour, reprit Nisida, devenue défiante, ne peut-il nous ouvrir ?

— Il nous attend à cette issue, voyez.

Et poussant une porte cachée, il lui montra un passage obscur, où le gardien se trouvait en effet, une torche à la main, il la salua avec humilité.

— Je ne vous trompe point, mademoiselle, soyez-en convaincue et votre auguste

mère vous attend avec une vive impatience.

Elles entrèrent dans cette petite galerie, l'étranger referma la porte après elles et marcha à leurs côtés. Quelques pas plus loin elles rencontrèrent une porte, la première s'était refermée derrière elles, le gardien l'ouvrit, elle donnait sur la place, assez déserte à cette heure, un carrosse tout attelé, gardé par deux hommes enveloppés de manteaux, attendait à quelques pas. Tout était sombre, et les silhouettes des chevaux, de la voiture, des conducteurs, se détachaient encore en noir sur cette obscurité.

— Montez, mademoiselle, dit l'inconnu.

Nisida monta, Aurore la suivit, leur guide se plaça en face d'elles, un des suivants referma les mantelets, et presque aussitôt les chevaux partirent au galop. Cette allure inusitée dans les rues de Vienne à cette heure surtout, se calma promptement et l'on roula sur le pavé pendant une demi-heure en silence. Les deux jeunes filles émues, tremblantes, se pressèrent l'une contre l'autre ; peut-être Aurore elle-même se repentait-elle de son courage et de sa curiosité. De temps en temps elles essayaient de s'assurer du chemin qu'elles suivaient, mais outre l'obscurité de la nuit, les mantelets rabattus ne leur permettaient pas de rien distinguer au dehors, ce qui redoubla leur inquiétude.

— Nous n'arrivons pas, monsieur, dit enfin Nisida.

— Bientôt, mademoiselle, nous ne suivons pas la route droite, il faut dérober nos traces, la police de Vienne, je vous l'ai appris, ignore la présence de votre auguste mère, on se défie de moi, mes démarches sont épiées, il y a de grandes précautions à prendre.

La conversation se faisait, comme la première fois en allemand, langue que tous les interlocuteurs semblaient connaître à merveille, cependant l'inconnu conservait un accent assez prononcé et à la fin de cette dernière phrase il lui échappa une lourde faute qu'un étranger seul pouvait faire, Au-

rore poussa le coude de sa compagne et lui glissa dans l'oreille.

— Je ne sais pourquoi il me semble que la voix de cet homme m'a déjà frappé ailleurs.

— Et moi aussi, répliqua Nisida, mais où ? je ne sais.

Elles parlaient français, en ce moment, espérant ne pas être entendues ; en effet, il n'en fit pas semblant, du moins. On roulait toujours. Après quelques minutes d'attente, Nisida demanda de nouveau si on arrivait. La même réponse lui fut faite, elle feignit de s'en contenter, bien que son inquiétude devînt de plus en plus vive. Tout à coup, on

quitta le pavé. Nisida se jeta vers la portière et employa tous ses efforts pour décrocher le mantelet.

— Nous ne sommes plus à Vienne, où allons-nous ? je veux le savoir, ou je ne fais pas un pas de plus.

— Il est vrai, mademoiselle, mais calmez-vous, je vous en conjure, écoutez-moi. Nous allons à deux lieues de la ville, votre mère...

— Je n'irai pas, je veux descendre à l'instant.

— On a dû vous tromper, votre mère l'ordonnait, vous n'eussiez point consenti à nous suivre sans cela.

— Vous m'abusez, monsieur, tout ceci est une machination infâme.

— Et le billet que vous tenez encore à la main, de qui est-il ?

Nisida était une de ces femmes à conception prompte, qui prennent vite un parti, et qui trouvent dans leur courage une ressource et une défense contre leur faiblesse. La réponse de cet homme était spécieuse et lui fermait la bouche, elle dissimula et voulut s'assurer encore avant de faire un éclat.

— Ouvrez ce mantelet, monsieur, dit-elle d'un ton impérieux, j'ai besoin d'air.

— Mais, mademoiselle...

— Si je ne suis pas captive, si je vais chez ma mère, il vous importe peu que je reconnaisse la route, obéissez donc.

On voyageait peu la nuit à cette époque, les chemins étaient déserts, on était loin de toute habitation, et le danger ne parut pas assez grand à l'étranger pour qu'il refusât de satisfaire la jeune fille, il défit lui-même les nœuds des mantelets, et Nisida, impatiente, s'assura qu'elle était dans la campagne, loin de tout secours et de toute protection.

— Qu'avons-nous fait ? dit-elle à sa compagne, nous voilà bien perdues maintenant.

Aurore, de son côté, cherchait à se ren-

dre compte de la position; moins émue que Nisida, moins agitée, elle la jugeait mieux, et sa résolution fut bientôt prise. Elle ne dit que deux mots à son amie, mais celle-ci ne la comprit pas et continua de regarder, en cherchant autour d'elle si quelque âme charitable ne la tirerait point de ce précipice. Les chevaux, vigoureux et fortement pressés, volaient. On suivait une grande route, les prisonnières le remarquaient bien, et l'on ne pouvait tarder à rencontrer quelque lieu habité, et là, les secours ne manqueraient pas.

Depuis un instant, Aurore, attentive à tout, croyait entendre le bruit d'une voiture se mêlant à celui de la leur. Elle avait

déjà médité et à moitié exécuté son plan, tandis que l'attention du ravisseur se portait entièrement sur sa compagne. Tirant de sa poche un petit couteau, elle fendit doucement le rideau du mantelet dans toute sa longueur, s'étudiant à faire peu de bruit, et cachée par l'obscurité profonde. Ce moment était terrible pour les jeunes filles. L'autre carrosse avançait, on n'en pouvait douter dès-lors; l'inconnu écoutait aussi, mais il ne témoigna qu'une inquiétude modérée, ou, plutôt, il la dissimula tout à fait. Au moment où les voitures se croisaient, les deux jeunes filles se précipitèrent spontanément aux portières, en criant:

— Au secours! au secours! sauvez mademoiselle de Kœnisgmarck.

L'autre carrosse passait justement du côté de Nisida que le ravisseur contenait à grande peine, et qui, malgré ses efforts et ses menaces, continuait à crier. Il s'arrêta tout à coup, sa suite était fort grosse, deux hommes à cheval se mirent en travers pour empêcher ceux de l'étranger d'avancer, pendant que d'autres les entouraient, et que trois seigneurs sautaient lestement en bas de la chaise, un d'eux, plus prompt que les autres, se précipita en avant d'eux, en disant à voix haute :

— Qui a prononcé le nom de Kœnisgmarck ?

— Moi ! moi ! Philippe, s'écrièrent en

même temps Nisida et Aurore, au secours! au secours!

L'homme au manteau se vit perdu, il essaya d'ouvrir la portière du côté d'Aurore. Mais celle-ci, forte et décidée, s'y opposa, en appelant et en commandant aux gens de son frère.

— Venez ici et gardez cet homme, leur dit-elle, qu'il ne s'échappe pas, nous avons intérêt à le connaître.

A sa voix, l'inconnu tressaillit, Aurore et Nisida étaient dans les bras de Philippe, il les regarda froidement, murmurant avec une tranquillité ironique :

— Je suis un sot, j'ai mal joué; attendons la revanche.

Nul ne lui prêtait attention, Aurore et Philippe se tenaient embrassés, Nisida avait la main dans la leur, les questions et les réponses se croisaient, et le jeune homme répétait sans cesse :

— Quel bonheur ! mon Dieu ! que je sois venu aujourd'hui !

Le prince et l'aide-de-camp qui l'accompagnaient restaient sur la route, ne comprenant rien à cette scène. Philippe se rappela enfin que Philippe était là, et descendit du carrosse de sa sœur.

— Monseigneur, excusez-moi, dit-il, mais l'aventure est si étrange, que je ne sais comment l'expliquer. Voici ma sœur, la

comtesse Aurore; voici mademoiselle de Reizoffen, dont nous avons souvent parlé dans nos conversations du soir. Par quel hasard se trouvent-elles sur ce chemin, à pareille heure, appelant au secours? Quel est cet homme, et pourquoi les a-t-il enlevées toutes deux? c'est ce qu'elles nous apprendront sans doute tout à l'heure. En attendant, veuillez excuser la présentation sans cérémonie, il n'a pas dépendu de nous que les choses se passassent autrement.

Le prince s'approcha des jeunes personnes et les salua avec courtoisie; il eut donné bien des choses pour qu'il fit jour, et son impatience de les voir était extrême. Il tendit la main à Nisida, qui se trouvait le

plus près de lui, et l'engage, ainsi que la comtesse, à passer dans sa voiture.

— Vous y serez en sûreté, du moins, et pendant ce temps, le comte de Kœnisgmarck et moi nous nous informerons quelles sont ces gens-ci. Il faut bien savoir ce que l'on doit en faire.

Aurore et Nisida descendirent après quelques compliments ; quant au ravisseur, gardé à vue, il écumait. Frédéric-Auguste conduisit les jeunes filles à son carrosse, les laissa sous la garde de son aide-de-camp et revint près de Philippe, pour interroger leur prisonnier.

— Votre nom ? demanda-t-il.

— Que vous importe? je ne suis pas obligé de vous répondre.

— Vous parlez au prince électoral Frédéric-Auguste de Saxe, ne l'oubliez pas.

— Si nous étions en Saxe, cela pourrait avoir quelque importance, mais ici, en Autriche, sur le grand chemin, le prince électoral n'est qu'un gentilhomme comme moi, voyageant pour ses affaires.

— De l'insolence ! prenez garde, j'ai mes gens !

— Moi, j'ai des armes et mon épée, si je n'en ai point fait usage, c'est que je ne veux pas gâter la cause que j'ai embrassée,

si j'étais coupable, croyez-moi, vous n'eussiez pas eu si bon marché de ma résistance.

— Pourquoi avez-vous enlevé ces jeunes dames à la protection de madame de Kœnisgmarck ?

— Je ne les ai pas enlevées, elles sont venues de leur propre volonté.

— Quoi ! c'est de leur volonté qu'elles vous ont suivi? pourquoi donc alors criaient-elles : au secours, tout à l'heure ? vous seriez-vous permis envers elles quelque mauvais traitement ?

— Je ne suis pas sorti du plus grand respect, j'ignorais même jusqu'à votre in-

tervention que mademoiselle de Kœnisgmarck fût avec son amie.

— Et où conduisiez-vous ces nobles demoiselles ?

— Où il leur plaisait d'aller, vous pouvez le demander à elles-mêmes.

— Vous refusez tout autre éclaircissement ?

— Je le refuse.

— C'est bien, nous verrons si à Vienne on sera plus heureux, vous allez nous suivre.

— Il le faut bien, d'ailleurs je suis décidé à tout, et je n'ai aucune crainte.

Le prince donna ordre à son aide-de-camp de monter près du prisonnier, et retourna ainsi que Philippe à son carrosse. Les domestiques entourèrent celui qu'on voulait garder; deux d'entre eux le gardèrent à vue, et l'équipage se mit en marche. Philippe se hâta de demander aux jeunes filles ce qui s'était passé; elles le racontèrent en détail.

— Vous avez eu tort de vous cacher de ma mère, sans la Providence qui nous a envoyés, que seriez-vous devenues, dit-il; n'importe! tout ceci est bien mystérieux et bien extraordinaire.

XI

Où l'araignée prend le moucheron.

Quinze jours après la scène, chez madame de Platen, au même lieu, nous retrouvons les trois complices, et leur conversation nous apprendra où en sont les choses. Mademoiselle de Schulembourg, à demi-

couchée sur un sofa admirait une magnifique parure, dont elle faisait jouer les pierreries et qu'elle essayait alternativement à la tête et à ses bras.

— C'est pourtant bien dommage de la renvoyer comtesse, disait-elle.

— Si vous voulez en recevoir vingt de plus belles encore c'est cependant le seul moyen, je connais cet homme.

— Allons ! vous la reporterez, monsieur de Groote, et vous l'accompagerez de toutes les indignations imaginables, n'y manquez pas.

— Ne manquez pas d'ajouter surtout qu'elle préfère une simple fleur donnée par

son fiancé à toutes les magnificences du déshonneur; de la vertu, beaucoup de vertu, c'est notre principal moyen.

— Ce pauvre prince! il doit être très malheureux, n'est-ce pas, baron?

— Il en déssèche, il en radote. L'électrice s'inquiète.

— Et la Dorothée, l'avez-vous vue! demanda vivement madame de Platen.

— La princesse s'inquiète davantage encore, elle accable son époux de tous ses soins, elle le tourmente d'un amour qui l'obsède, au point de le détacher plus sûrement d'elle encore. Elle lui a envoyé ses

enfants pour auxiliaires, il lui a fait dire qu'il ne voulait point ces marmots dans son appartement.

— Ah! c'est bien, elle se désole.

— Elle se désolera davantage plus tard, je l'espère. Maintenant comtesse, quand cela finira-t-il ?

— De la patience, je vous en prie, de la patience. Ne brusquons pas les choses pour les amener au dénoûment. Notre prince est difficile à conduire. Une fois satisfait nous n'en pourrons rien faire, si nous ne le tenons absolument à nous; sa femme est adroite, elle est charmante, la haine n'aveugle pas des ennemis de notre sorte,

elle a ses droits, elle a sa famille, elle a l'habitude, elle a tout enfin, et c'en est fait de nos projets si nous ne les conduisons pas avec toute la sagesse qu'ils comportent. Il nous faudrait un auxiliaire, nous l'avons trouvé, s'il nous seconde. Monsieur de Groote avez-vous écrit au petit Kœnisgmarck ?

— Oui, madame.

— A-t-il répondu ?

— Ce matin même. Il ne peut venir encore ; il est à Vienne, dans sa famille et là se trouve un autre amour, aussi ancien, aussi violent que celui de la princesse, je ne sais ce qu'il en arrivera.

— Ah ! tant pis, tant pis ! c'est fâcheux.

— Avez-vous dit, madame ? demanda Mellusine. Écoutez-moi alors. Voici mes intentions à moi. J'aime le prince Georges, je ne l'aime peut-être que pour son sang, sa puissance, je ne sais, mais je l'aime, non pas à en perdre la raison, mais assez pour me décider à tout afin de satisfaire cet amour. Je me soumets à vos conseils parce que je les crois bons, parce que je sais quels motifs vous conduisent, et je crois le moment venu de vous parler franchement.

— Je vous écoute, tout ceci m'intéresse au dernier point.

— Je suis votre élève, madame la com-

tesse, vous m'avez étudiée quelques jours, vous avez compris que le terrain était propice et vous avez semé vos conseils afin qu'ils vous profitassent plus tard. C'était sagement pensé et digne de votre rare expérience.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : vous avez ouvert mon esprit très naïf, jusqu'à vous, et cet esprit vous a devinée. Vous n'avez rien fait pour moi, vous avez tout fait pour vous. Vous haïssez la princesse Dorothée, qui vous méprise, vous voulez lui prendre son époux et la perdre, c'est bien. Vous haïssez le prince Georges, qui a chassé votre sœur, c'est encore bien à votre point de vue. Il vous fal-

lait une double vengeance; pour cette vengeance vous cherchiez un instrument, je me suis presentée à vos yeux, avec quelque beauté, de la jeunesse, une intelligence facile, vous m'avez choisie.

— Avec bonheur, car je vous aime et je vous veux tout le bien possible.

— Vous ne m'aimez pas, madame je ne l'ignore point, car vous n'aimez personne que vous et ce qui vous touche. Je snis franche, brusque, c'est vrai, mais dans notre position il le faut ainsi, nous devons tout dire, sous peine de nous nuire mutuellement, en contrecarrant nos vues. Nous sommes alliées pour le moment, non pas amies : plus tard peut-être cette alliance cessera,

si nos intérêts cessent d'être les mêmes. D'abord sachez-le, tant que j'aimerai le prince, tant que je resterai liée à lui, je le défendrai contre vous.

— Voilà de la franchise au moins !

— Vous êtes témoin, monsieur de Groote, mes déclarations sont franches, vous vous en souviendrez plus tard.

Le baron inclina la tête, il ne voulait donner aucun avis et rester neutre.

— Maintenant, comtesse, vous savez tout, agissons loyalement. Vous me connaissez comme je vous connais, il n'y a point de dupe entre nous. Vous pensez qu'il faut ré-

sister encore, j'y consens. Mon amour n'est point de ceux qui font mourir. Vous voyez que j'étais digne de vos soins et que vous n'avez pas affaire à une ingrate, car je vous resterai fidèle et dévouée jusqu'au jour où mon intérêt me commandera de faire autrement.

— Savez-vous, baron, que pour une fille de dix-huit ans, c'est là une judiciaire merveilleuse et qu'à mon âge elle sera passée maître ?

— Je ne me vante point de cela, madame, mais je tâcherai de ne point faire honte à vos leçons. Baron, remportez ces joyaux et venez nous dire ensuite l'effet de mes rigueurs.

— Je serai ici dans deux heures au plus. Il se peut qu'il vienne également.

— Il ne le faut point, dites que je le défends, que je ne le recevrai pas, écartons les soupçons de moi jusqu'au jour où nous leur permettrons d'éclater.

— Non, interrompit la comtesse, laissez-le venir, seulement vous ne le recevrez pas.

— Et s'il insiste, s'il exige ?

— Vous quitterez ma maison. Dans un pays catholique vous vous jeteriez au couvent; décidément les couvents ont du bon, voyez plutôt mademoiselle de la Vallière.

— Je ferai donc simplement mon message de refus ?

— Simplement, monsieur, nous allons entrer dans une phase de résistance plus relâchée, mais plus excitante pour lui, je le connais si bien ! Il n'a de son père que les mauvais côtés.

Ernest de Groote retourna près du prince Georges, qu'il trouva impatient et malheureux; du plus loin qu'il l'aperçut il courut à lui.

— Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ?

— Elle renvoie les bijoux, monseigneur, elle n'a jamais voulu les accepter, c'est une véritable tigresse.

— Quoi! elle a refusé!

— Oui, monseigneur, et dans quels termes! sans ouvrir une porte à l'espérance, on ne vit jamais pareille vertu. « Dites à
» Son Altesse Électorale que je préfère une
» fleur des champs offerte par mon fiancé
» à tous les diamants qu'il pourrait mettre
» à mes pieds... »

— J'en deviendrai fou, baron.

— Oubliez l'ingrate, monseigneur. Il en est tant d'autres aussi belles qui iraient au devant de vos désirs.

— Elle aime quelqu'un, cela est sûr, répliqua-t-il sans l'entendre. Ce fiancé mysté-

rieux qu'on ne nomme point, où est-il? qui est-il? vous n'avez rien découvert?

— Rien, monseigneur. J'en suis comme vous au cousin Maurice.

— On a écrit dans sa province, il n'y a pas de cousin Maurice autour d'elle, mais une partie de sa famille est à l'étranger.

— C'est embarrassant. Croyez-moi, monseigneur, guérissez-vous, ne la voyez plus.

— J'y vais tout à l'heure.

— Ne vous a-t-elle pas interdit sa porte?

— Oui, mais je la forcerai. Depuis plus d'une semaine je ne l'ai point vue, elle s'obstine à ne plus paraître à la cour, elle

m'a fait promettre que je respecterais l'asile qu'elle a choisi, mais je n'y tiens plus, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle seule, elle me pousse à bout. Un peu de pitié, de complaisance au moins. J'y vais.

Comme il sortait de son appartement il rencontra Dorothée et ses enfants, qui venaient chez lui par les couloirs intérieurs; il passait sans leur rien dire, la princesse l'arrêta, ses yeux étaient gros de larmes.

— Où allez-vous, mon ami?

— Je sors.

— Quoi! vous n'embrasserez pas votre fils? votre fille?

— Je n'ai pas le temps, je suis pressé.

— On m'a prévenue que vous chassiez, je viens vous demander de vous suivre.

— Je ne chasse pas, adieu.

— Mais qu'avez-vous ? vous souffrez ? répondez-moi, je vous en conjure.

— Je n'ai rien, laissez-moi, rentrez chez vous et ne venez plus me tourmenter ainsi. Quand je voudrai vous voir, j'irai vous chercher.

Et, la repoussant d'un mouvement assez brusque, il s'enfuit sans s'occuper de ses enfants qui pleuraient.

— Ah ! dit la princesse à mademoiselle de Kensebeck, son amie et sa suivante, c'en est fait, il ne m'aime plus.

— Rentrez, madame, venez en votre appartement, et ne vous exposez plus à des humiliations de ce genre, j'en rougis pour le prince et pour vous.

— Que lui ai-je donc fait? Kensebech? qu'a-t-il à me reprocher?

— Rien, madame, vous l'avez dit : il ne vous aime plus.

— Pourvu qu'il n'en aime pas une autre!

— Ah! quant à cela, je n'en voudrais pas jurer.

XII

La toile est mieux ourdie.

En quittant la princesse, Georges courut chez madame de Platen, à pied, sans suite, accompagné du seul Ernest, qui lui persuada d'entrer chez la comtesse par la porte du jardin, située dans une rue fort isolée et

tout à fait hors de vue. Ils se glissèrent à travers les bosquets, afin d'éviter les domestiques, mais ils furent éventés par l'adroite Mellusine qui semblait avoir des yeux partout.

— Les voilà! cria-t-elle à la comtesse, je me sauve, c'est à vous de parler.

Deux secondes après, le prince et son confident entraient; la place de mademoiselle de Schulembourg était encore marquée sur le sofa, elle y avait laissé à dessein son mouchoir et ses gants, l'amoureux les vit du premier coup d'œil.

— Elle était là! dit-il en entrant.

— Il est vrai, monseigneur.

— Elle est partie en m'entendant venir.

— Je ne puis vous le cacher.

— Mort de Dieu ! s'écria-t-il, elle veut me rendre stupide et me porter à quelque extrémité.

— Je ne crois pas, monseigneur. Elle veut tout bonnement vous bien persuader que vous perdez votre temps auprès d'elle, afin que vous cessiez une poursuite inutile.

— Je ne la cesserai pas.

— Pourtant...

— Non, je ne la cesserai pas, vous dis-je. J'aime trop Mellusine pour ne pas parvenir à la toucher un jour. Elle m'aimera, si elle n'aime personne.

— Mais si elle aime quelqu'un?

— Eh bien! elle l'oubliera ou je les tuerai tous les deux, je suis capable de tout.

— Savez-vous, monsieur, que vous effraieriez une personne moins habituée que moi aux folies de l'imagination? heureusement, je sais avec quelle facilité ces feux de paille s'éteignent sous l'aile du temps.

— Comtesse, ne jouez pas avec cet amour; malgré votre expérience, vous n'en pouvez

mesurer la portée, vous n'en avez jamais vu de pareil, je ne puis le comprendre moi-même.

— Bah! cela se passera.

— Vous m'exaspérez, madame, et l'on jurerait que, vous aussi, vous voulez me jeter à quelque extrémité.

— Non, certes, monseigneur, raisonnons, au contraire. Que voulez-vous faire? dites-le moi.

— D'abord, je veux la voir.

— Elle ne le veut pas absolument, elle.

— Je la verrai malgré elle et malgré vous.

— Ah! monseigneur, ce n'est pas d'un gentilhomme.

— Eh bien! je ferai pis, je l'enlèverai.

— On n'enlève pas une fille très décidée à ne le pas souffrir, et bien barricadée dans sa chambre.

— Je mettrai le feu à votre maison, mon père vous en donnera une autre, et je l'enlèverai dans le désordre.

C'était alors, on le voit, un moyen assez usité parmi les amoureux; il plaisait aux imaginations romanesques.

— Bien obligé! répliqua la comtesse, en riant.

— Vous riez?

— Sans doute, que peut-on faire autre chose en face d'une pareille folie?

— Madame de Platen, *il faut* que mademoiselle de Schulembourg m'appartienne.

— Monseigneur, cela me paraît difficile, car elle est bien décidée à ne rien entendre que de son mari.

— Je l'épouserai alors.

— Et la princesse Dorothée?

— Je divorcerai.

— Sous quel prétexte ?

— Je n'en sais rien, j'en trouverai un. Un amant... ou bien l'impossibilité de vivre ensemble, mais s'il faut cette condition pour toucher le cœur de Mellusine, je suis prêt à la signer de mon sang sur l'heure.

— Ce sont des rêves et des chimères que ma jeune amie n'acceptera pas.

— Mon oncle n'a-t-il pas épousé sa Française qui n'était pas de meilleure race que Mellusine, et n'est-elle pas aujourd'hui duchesse régnante et princesse du Saint-Empire ?

— Le duc de Celle n'était pas marié, monseigneur.

— Maudit mariage! Ah! pourquoi y ai-je consenti?

— Qui pouvait prévoir alors que Votre Altesse serait possédée d'un pareil sentiment? Ma pauvre sœur, si facilement renvoyée!...

— Votre sœur était mariée, comtesse?

— Quand vous l'avez connue, elle ne l'était point.

— Oui, mais quelle différence!

— En effet, ma sœur a été assez faible

pour vous écouter, pour vous sacrifier sa jeunesse, et lorsqu'elle a cessé de vous plaire, vous l'avez chassée, vous l'avez oubliée sans pitié aussi. Croyez-vous que Mellusine ne le sache pas et qu'elle soit tentée d'un pareil sort ?

— Mon Dieu! mon Dieu! que faut-il faire pour la convaincre de mes sentiments? que faut-il faire pour lui rendre la confiauce en moi? Comtesse, je vous en conjure, si vous êtes mon amie, dites-lui bien que je l'aime, que je l'aime à en perdre la tête. Demandez-lui ce qu'elle veut de moi, quels sacrifices elle exige, quelles preuves il lui en faut. Si elle le désire, j'abdique mes droits en faveur de mon fils, je renonce au trône et

je vais vivre avec elle où elle le voudra, au bout du monde si cela lui plaît. Je lui conquerrai au prix de mon sang un autre royaume, je mourrai après l'avoir possédée, mais qu'elle soit à moi ! qu'elle soit à moi !

Madame de Platen le regardait avec une compassion hypocrite, elle prit sa main et l'attira vers elle ; cette tendresse inusitée l'attendrit, les larmes le gagnèrent en se voyant plaint et compris.

— Je suis bien malheureux, lui dit-il.

— Je le sais, je le vois, mon pauvre prince, et je voudrais pour tout au monde vous guérir de cette maladie cruelle et inutile.

Croyez-moi, retournez à la princesse; jamais mademoiselle de Schulembourg ne se laissera séduire, jamais elle ne se départira de ses rigueurs. Vous m'arrachez un aveu que je devrais taire, je manque à la parole jurée, mais je ne puis résister à votre douleur. Mellusine a donné sa foi, elle est engagée, et dans un an d'ici, elle doit être la femme d'un de ses cousins.

Le pauvre prince poussa un gémissement lamentable.

— Elle en aime un autre, c'est donc vrai!

— Je ne vous assurerai pas qu'elle l'aime d'un amour bien extravagant, mais c'est avant tout la femme du devoir et de la

loyauté. Elle a promis, et dût-elle avoir pour vous ce sentiment que vous avez pour elle, Mellusine n'y céderait point, je la connais. Toute espérance est donc perdue.

— Mais non, puisqu'elle n'aime pas ce fiancé, répliqua Georges, qui comme tous les amoureux se racrochait à la dernière branche.

— Je ne sais, je ne vous assure point, continua l'astucieuse créature.

— Elle ne l'aime pas, elle ne peut l'aimer, elle ne peut aimer que moi, elle m'aimera. Ah! c'est un fiancé qu'il lui faut :

Il s'approcha d'un bureau tout ouvert, pris une plume et écrivit ceci ;

« Je m'engage sur l'honneur à rompre
» mon mariage avec la princesse Sophie
» Dorothée de Lunebourg-Celle, par tous
» les moyens que la loi met à ma disposi-
» tion. Je m'engage à reconnaître solen-
» nellement et publiquement pour mon
» épouse bien-aimée et princesse électo-
» rale de Hanovre, mademoiselle Mellusine
» de Schulembourg. »

» GEORGES. »

— Remettez lui cet écrit, madame la comtesse, dites-lui que je tiendrai cette promesse, quoiqu'il m'en doive coûter, et que, si elle n'est pas encore satisfaite, s'il lui faut un gage plus fort de ma tendresse et de ma loyauté, je vais sur-le-champ ren-

voyer la princesse à Celle, en conservant mon fils, ou même en le laissant à sa mère si elle le préfère ainsi. Qu'elle ordonne, elle sera obéie.

— Ah! monseigneur, quelle extravagance !

— Et, pour lui prouver encore plus ma soumission, je me retire, je ne cherche pas à enfreindre ses ordres et je ne reviendrai que quand elle me rappellera. Elle verra ainsi, jusqu'à quel point je suis son esclave, peut-être alors... tenez, comtesse, ajouta-t-il, en retenant à peine ses larmes, je vous l'ai déjà dit, je suis bien malheureux.

Et sans rien ajouter, sans regarder s'il

était suivi, il quitta le salon. Madame de Platen tenait en main cette promesse.

— Ah! dit-elle amèrement, cette petite fille! Jamais je n'ai rien reçu de semblable. Elle me payera ce bonheur qu'elle me doit et nous verrons.

XIII

Voyages.

Charles-Jean se trouva pendant quelques mois le plus heureux des hommes à Malte. Il y jouit pleinement des honneurs qu'on lui prodigua et porta sa croix avec toute la joie d'un enfant. Les jeunes chevaliers

l'auraient volontiers porté en triomphe et les jolies femmes de l'île, ces belles Maltaises, si célèbres alors dans tout l'empire amoureux, se disputaient la gloire de faire son bonheur. Il oublia la duchesse de Bouillon, il en vint à se moquer de lui-même et à rire d'une fidélité ridicule. Bontemps se prélassait au milieu des soubrettes, auxquels il prodiguait les plaisanteries et les contes les plus extravagants. Cependant il était loin de la satisfaction complète.

— Si j'avais pu suivre monsieur le comte, si ces maudits turcs ne nous avaient pas séparés si vite, j'aurais aujourd'hui la croix de frère servant, je l'aurais bien mieux encore, car je suis bon catholique moi.

— Mais, Bontemps, répondait son maître, tu aurais sauté avec les pirates et tu n'en serais peut-être pas revenu comme moi.

— Je serais mort au champ d'honneur, monsieur le comte; quel honneur pour moi et pour ma famille! et si par hasard, je m'étais sauvé, en me promenant dans les rues de Paris, chacun m'eut salué, chacun eut dit : voilà le brave Bontemps!

— Si tu tiens à la croix, si tu veux être frère servant, je la demanderai pour toi au grand maître.

— Du tout! ce n'est point ainsi, je ne l'entends pas de cette manière, je la voulais cette croix, comme vous, comme un témoi-

gnage de ma valeur. Autrement à quoi bon! j'ai ma femme sur le Pont-Neuf, vous le savez bien, et quoique ce soit ma femme *in partibus*, comme on dit des évèques, puisque je l'ai il la faut bien garder malgré moi.

Cette vie de chanoines dura jusqu'à ce que les forces du comte parfaitement revenues, lui donnassent le besoin et le désir de chercher de nouvelles aventures. Il connaissait les belles femmes de la cité Vallette, il avait fureté jusqu'au dernier recoin du rocher imprenable, l'ennui commença à le visiter, et les rêves du pays lointain frappèrent à la porte de son imagination.

— Bontemps, dit-il un jour, si nous con-

tinuions nos voyages, si nous allions voir ailleurs? Si nous essayions de l'Italie.

— S'y bat-on ?

— Pas pour le moment, mais cela pourra venir, et puis il y a toujours quelques petits duels à glaner. Qu'en dis-tu ?

— Comme monseigneur voudra.

— Si nous allions à Rome voir le pape et les belles Transtévériennes ?

— Pourquoi pas.

— Je demanderai mon congé au grand maître, pour quelque temps du moins, car nous reviendrons.

— Oui, nous reviendrons, n'est-ce pas ? il y a de bons coups à gagner ici et aussi des croix, des honneurs. Ah ! quand monseigneur Othon aura fini de se marier, quelles belles parties de corsaires il fera en cette île !

— Il est marié, mon pauvre Bontemps, et depuis bien des mois, tu vois qu'il nous oublie néanmoins.

— Laissez faire, laissez faire, monsieur, je sais comment cela se passe. Je vous dis qu'il n'a pas encore fini son mariage; laissez-lui le temps, cela dure plus ou moins, les seigneurs et les belles dames y font peut-être plus de façons que nous,

mais ils y arrivent. Monseigneur Othon nous rejoindra.

Une fois l'idée de son départ germée dans la tête de Charles-Jean, il était de caractère à ne pas la laisser longtemps moisir. Il alla droit chez le grand maître, lui demanda son congé que celui-ci ne lui refusa point, tout en hésitant pour le retenir, et, trois jours après, profitant d'une galère en partance, il était embarqué pour Rome avec Bontemps.

Son arrivée y produisit un effet inévitable, sa gloire avait fait beaucoup de bruit dans la ville sainte, la faveur qu'il avait reçue, diversement interprétée, avait ses ap-

probateurs et ses ennemis. Quand on l'annonça, chacun voulut juger par lui-même; au bout de huit jours les femmes donnaient raison au grand maître et les hommes l'attaquaient. Les plus zélés d'entre les prédicateurs tonnaient contre l'indécence de voir un huguenot honoré de la croix, quelques-uns parlaient de le convertir, et un mari jaloux fit avertir sous main le beau Kœnisgmarck que l'inquisition parlait d'en connaître. Bontemps auquel l'avis charitable fut remis, vint à son maître en tremblaut comme la feuille, et le conjura de partir.

— Monsieur le comte, il y partout de jolies femmes, vous en trouverez par mil-

liers, sauvons-nous, l'inquisition ! Songez-donc! l'inquisition! les cachots, les tortures, les auto-da-fé, tout ce qui s'en suit. Elle ne plaisante pas avec les hérétiques, et il n'y a pas de courage à la braver.

— Tu peux avoir raison, Bontemps, aussi bien je suis las de ces moines de toutes les couleurs qui m'obsèdent, et je ne vois pas une jolie romaine qu'elle ne soit aussitôt derrière la grille d'un confessionnal. Demande des chevaux.

Le même soir ils partaient pour Florence, où ils ne s'arrêtèrent point, le carnaval les appelait à Venise, et la destinée de Charles-Jean les y appelait aussi. Le jour où il ar-

riva la ville entière était en liesse, la flotte rentrait d'une expédition lointaine et victorieuse. On chantait, on dansait, les lagunes étaient sillonnées de gondoles : les unes pavoisées et découvertes, c'étaient les joyeuses ; les autres sombres et cachées, c'étaient les heureuses et les jalouses. Le comte se sentit un véritable enivrement au milieu de ce mouvement perpétuel, de ces femmes, de ces hommes vêtus de mille costumes divers, masqués jusqu'aux dents, agités par toutes les passions imaginables.

— Ah ! dit-il à Bontemps, je sens que je me plairai ici. Il me semble que des plaisirs inconnus m'y attendent. J'y aurai certainement des aventures et nous y dégaînerons plus d'une fois.

— Prenez garde, monseigneur ! il y a aussi l'inquisition à Venise !

— L'inquisition ne se mêlera point de mes affaires, sois tranquille.

— A moins que vous n'ayez le bonheur de plaire à la maîtresse d'un inquisiteur cependant, et qu'il ne veuille se débarrasser de vous.

— Tu es un oiseau de mauvais augure, Bontemps, cherche une hôtellerie, et, après, je te le jure, lorsque j'aurai seulement changé de costume, je ne m'inquiéterai guère de tes prévisions.

L'hôtellerie ne fut pas difficile à trouver;

alors, comme aujourd'hui, il n'en manquait pas à Venise, seulement elles n'occupaient pas, comme aujourd'hui, les beaux palais du *Canal-Grande.* Les patriciens et les sénateurs, les dignitaires de la république, les illustres noms de Venise, enfin, remplissaient ces belles demeures de l'éclat de leur gloire. La place Saint-Marc était, en carnaval, une vaste salle de bal masqué, on s'y promenait, on y dansait, on y chantait nuit et jour. L'intrigue y régnait en permanence, et des éclats de rire perlés dominaient le bruit des instruments de musique. Pour celui qui ne connaît pas Venise, aucune description ne lui en donnera l'idée; pour celui qui l'a vue, elles seront toujours au-dessous de la réalité. Charles-Jean se hâta

de s'habiller, il oublia la fatigue du voyage devant l'impatience de se mêler à ces joies, sans négliger cependant de faire ressortir sa bonne mine par tout ce qu'il put trouver de plus favorable; le premier coup d'œil est beaucoup. Il sortit de ses coffres un magnifique habit oriental, couvert de dorures et de pierreries, cacha sa belle chevelure sous un turban, laissa deviner sa riche taille malgré les plis d'un cafetan de laine aussi fine que la soie, et, son masque à la main, son cimeterre à sa ceinture, descendit sur la place, où tout d'abord il se trouva isolé dans la foule.

C'est une triste chose que cet isolement au milieu de ces êtres qui se connais-

sent, qui ont ensemble un lien commun, le plaisir. Il erra quelque temps dans les groupes divers, entendant autour de lui des observations sur sa beauté, sur la magnificence de son déguisement, sur l'aisance avec laquelle il le portait.

— C'est un vrai Turc, disaient les uns.

— Non, c'est un Français, répondaient les autres, ces gens-là savent tout.

— C'est assurément un beau cavalier et un hardi compagnon, reprenait une Colombine aux cheveux d'or, la femme appuyée sur son bras n'aurait pas à craindre une insulte, j'en réponds.

Charles-Jean la remercia par un sourire.

Un pas plus loin, il aperçut deux bahutos noirs, marchant avec crainte, regardant autour d'eux, comme s'ils redoutaient d'être surpris. C'étaient assurément deux femmes et deux étrangères, l'incertitude de leurs mouvements et de leur démarche le prouvait. Le comte se mit à les suivre par désœuvrement et par curiosité. Une d'elles l'aperçut et dit quelques mots à sa compagne qui se retourna vivement à son tour. Le jeune homme hésitait à s'approcher d'elles, ainsi que la liberté du masque l'y autorisait, lorsqu'il fut prévenu par un polichinelle, plus agile et plus hardi, qui

passa sans façon son bras sous celui d'une des deux femmes. Il leur débita les lazzis que nécessitait son travestissement, ce dont une d'elles riait aux éclats, le comte remarqua que l'autre, celle justement à laquelle il s'adressait, ne semblait pas l'entendre et retournait la tête à chaque instant.

Le polichinelle s'impatienta, il frappa du pied, il éleva la voix, il fit mille grimaces et mille contorsions, le bahuto n'en tenait compte, enfin il poussa l'audace jusqu'à la saisir par la taille et chercha à lui prendre un baiser. Elle jeta un cri perçant, le repoussa, et, par un mouvement qui semblait involontaire, se jeta au-devant du comte, et s'accrocha au bras qu'il lui tendait,

— Merci, madame, dit-il, maintenant qu'il y vienne!

Le polichinelle, en effet, courut après elle, et vint essayer de la reprendre. Charles-Jean mit devant lui ce poing formidable, dont les Turcs avaient senti le poids, et lui cria en allemand de se retirer, s'il ne voulait recevoir de la main d'un gentilhomme le châtiment dû à un malotru.

— *Non, capisco,* répliqua l'autre, avançant toujours.

— Tu comprendras ceci! continua Kœnigsmarck en lui allongeant le coup dont il l'avait menacé, et qui l'envoya rouler à trois pas de là.

Il semblait que le sort lui envoyât toujours des demoiselles errantes à consoler, et que toutes ses aventures dussent commencer de la même manière. Il se rappela involontairement l'antre de La Voisin et les dames qu'il avait protégées. Il soupira malgré lui, était-ce de regret? était-ce d'espérance ? Le polichinelle, qui revenait à lui, et qui n'avait eu d'autre idée que de plaisanter à la mode italienne, se frotta le ventre et lui dit, moitié riant, moitié fâché :

— Vous soupirez aussi fort que vous cognez, seigneur turc.

Charles-Jean voyant qu'il le prenait ainsi et que d'ailleurs sa compagne commençait

à se rassurer, lui répondit, en italien cette fois :

— C'est toujours ainsi que cela se passe en mon pays, seigneur Polichinelle. Avez-vous autre chose à me demander ?

— Non, je suis content.

— Passez donc votre chemin, s'il vous plaît.

— Ainsi vais-je faire, et je ne vous troublerai plus, je vous le promets.

Il leur adressa une grande révérence, et s'éloigna.

Le comte se retourna vers les dames et leur

demanda si son entretien leur serait agréable. Elles se consultèrent dans une langue que Charles ne comprenait pas, ensuite celle qui lui donnait le bras dit tout haut en français :

— Vous pouvez aller, je vous rejoindrai bientôt.

— C'est ici la tour de Babel, pensa Kœnisgmarck, on y parle tous les idiômes, je puis encore leur en montrer d'autres, si elles le désirent.

— Voulez-vous, monsieur, faire avec moi quelques tours sur la place Saint-Marc?

— Pouvez-vous le demander, madame? et ne suis-je pas trop heureux?

— Vous êtes étranger sans doute?

— Oui, madame, et vous?

— Je suis étrangère en effet, mais pas du même pays que vous.

— Vous ignorez quel est mon pays, je suppose.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, je le connais.

— Et quel est-il ?

— La Suède.

— Et comment le pouvez-vous savoir ? je n'ai pas prononcé un mot en cette langue.

— Je vous connais néanmoins.

— Et moi, est-ce que je vous connais. ?

— Non.

— Où m'avez-vous vu ?

— Que vous importe ?

— Quel est mon nom ?

— Faut-il vous le dire ?

— Oui, sur-le-champ, vous m'intriguez beaucoup.

— Vous êtes le comte Charles de Kœnisgmarck.

— Je ne puis le nier en effet, quoique je ne sache point qui vous l'a dit.

— Vous vous êtes couvert de gloire à Malte, et le grand maître, en dépit de votre hérésie, vous a admis au nombre de ses chevaliers.

Il se baissa pour voir à travers les trous du masque, il aperçut un grand œil

bleu, très limpide, qui se fixait sur lui d'une manière assez significative, Charles-Jean connaissait ce langage et ne s'y méprit pas.

— Je vous en supplie, madame, dites-moi donc où nous nous sommes rencontrés.

— Vous ne vous en douteriez guère, peut-être ne le savez-vous pas vous-même et tout ce qui me concerne est si étrange, que vous ne me croiriez certainement pas si je vous le disais.

— Essayez toujours.

— D'abord une question. Croyez-vous à la sorcellerie ?

— Je crois aux sorciers de mon pays, quant aux autres...

— Vous en doutez.

— Un peu, je l'avoue.

— Dans votre voyage à Paris avez-vous consulté la pauvre Voisin, qu'ils ont brûlée ?

— Une fois par hasard.

— Ce qu'elle vous a prédit s'est-il réalisé ?

— Jusqu'ici non.

— Eh bien ! moi, je l'ai consultée et ce qu'elle m'a annoncé s'est vérifié d'une façon surprenante, par les hasards les plus singuliers.

— Serait-il indiscret de demander quelle est cette prédition ?

— Nullement, elle m'a montré dans un miroir l'homme que je devais aimer, cet homme je ne le connaissais pas alors. Depuis je l'ai rencontré, bien loin de Paris, d'une façon bien inattendue, et...

— Et vous l'avez aimé sans doute.

— Oui...

Ce mot fut prononcé d'une voix si basse, et avec tant d'embarras qu'il ressemblait à un aveu.

— Eh bien ! moi, madame, il m'est arrivé justement le contraire. J'ai vu aussi dans un miroir magique celle qui devait être ma maîtresse adorée, et...

— Et vous en avez aimé une autre ?

— Justement.

— Ah ! je vous plains, et je plains.... je

plains encore plus celles qui aiment et que l'on n'aime point.

Cette conversation à moitié triste, au milieu de ces cris, de cette joie, avait quelque chose d'étrange. Ils s'isolaient si complètement, qu'ils ne voyaient plus rien autour d'eux. Les souvenirs du comte se ravivaient, la voix douce de cette femme lui rappelait la duchesse de Bouillon qu'il avait vue sous un masque aussi, et qu'il croyait avoir tant aimée; il se disait que depuis lors, bien souvent, il avait trouvé le plaisir, jamais le bonheur. Il se demandait s'il ne serait pas temps de chercher une compagne, une amie, les lettres de son oncle Othon, si heureux;

disait-il, lui donnaient un désir secret de trouver, sinon une épouse, il était bien jeune encore, du moins une de ces liaisons sérieuses qui remplissent le cœur, et auxquelles il ne manque que le nom du mariage.

— A quoi pensez-vous, monsieur? demanda-t-elle.

— Ah! madame, je pense à tout ce que vous avez éveillé de souvenirs dans mon cœur, je n'ose pas dire d'espérance.

— Avez-vous des amis à Venise ?

— Je n'y connais absolument personne.

— Souhaitez-vous y établir des relations ?

— Si j'en rencontre d'agréables, très certainement.

— Je soupe ce soir dans une aimable compagnie, voulez-vous être mon cavalier ?

— Ah ! madame, quel bonheur !

— Qu'en savez-vous ? je suis peut-être laide et vieille.

— Vieille et laide avec cette voix, avec cette tournure ! ah ! non, mille fois non.

— Vous acceptez ?

— Si j'accepte !

— Suivez-moi donc alors.

Ils changèrent de route et se dirigèrent vers l'autre bout de la place. La grande taille du comte, sa beauté, la manière empressée dont il repoussait la foule pour faire place à sa compagne, attiraient tous les regards et les remarques des curieux.

— Ah ! ah ! le Turc a trouvé compagnie, ce me semble. C'est une belle femme, je crois, dit Colombine, voyez, voyez,

comme il la protége, j'avais bien deviné.

Ils arrivèrent à un des palais le plus près de l'église, et l'étrangère passant devant le comte, lui fit signe d'entrer. Elle monta un escalier de marbre, enrichi de magnifiques tableaux; sur les marches, de nombreux domestiques s'empressèrent autour d'eux, leur offrant des sorbets, des glaces, des fruits de toutes espèces, des gâteaux et des bonbons. La jeune dame prononça quelques mots, dans la langue qu'elle avait déjà parlé, on lui répondit de même; elle continua à monter jusqu'au premier étage, le laquais, passant devant elle, ouvrit la porte d'un grand salon, resplendisssant de dorures.

— Monsieur, dit-elle, attendez-moi ici quelques instants, je reviens ensuite et je vous introduirai.

Elle accompagna ce peu de mots du salut le plus aimable et le plus provoquant.

— Qu'est-ce ceci ? se dit-il, quand il fut seul, cela commence comme une aventure, et cependant cette femme a quelque chose de si noble, de si chaste, qu'il est difficile de se livrer près d'elle à l'espoir d'un bonheur fugitif. Il me semble que je rêve.

Il se promena par la chambre, examina les tableaux qu'on trouve partout à Venise en si grande quantité et si beaux. Il s'approchait du panneau le plus éloigné de la porte, lorsqu'il poussa un cri de surprise.

Un portrait en pied représentait une jeune dame, en robe bleue, avec un corps de jupe mordoré, des cheveux blonds tombant en mille boucles, semés de perles, et une coiffe de dentelle à la main, juste telle qu'il l'avait vue passer chez La Voisin, le jour mémorable. C'était elle, c'était son sourire et son regard. Son étonnement fut bien plus grand encore, lorsque, retournant la tête, il aperçut l'original du portrait, debout auprès de la porte.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du troisième volume.

—

Fin de la table du troisième volume.

Fontainebleau Imp. de E. Jacquin.